

Culture en mouvement

Balade au pays des premières religions

Bruno Poncelet



C.D.G.A.I.

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

Balade au pays des premières religions

BRUNO PONCELET

Collection : *Culture en mouvement* - CDGAI 2020

Conception et coordination des publications : Marie Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9,
4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-134-8

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Éducation permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout·e adulte intéressé·e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de documentation* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Éducation permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science-action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque-là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affluent souvent,

en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteur·e·s que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Éducation permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteur·e·s nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Intentions de ce livret

- Par un angle d'approche historique et ethnologique du religieux dans diverses sociétés passées et actuelles, lointaines ou proches, proposer un questionnement sur notre façon de vivre ensemble, nos interdépendances avec d'autres entités, qu'elles soient visibles ou invisibles, matérielles ou immatérielles ;
- Questionner le rapport interculturel entre peuples anciens et modernes.

Publics visés

Toute personne intéressée par l'exploration de diverses manières de penser le monde, l'humanité et le rapport aux autres êtres vivants.

Table des matières

Contextualisation	11
Introduction	17
De la naissance des religions	19
À l'aube des religions	31
La religion au temps des cités-États	43
La Raison au pouvoir ?	53
Épilogue	61
Bibliographie	65



Contextualisation

Le présent livret est une invitation à découvrir un thème déroutant : les premières religions de l'humanité.

Déroutant, le thème l'est parce que le monde moderne n'a pas pour habitude d'inviter, dans le débat politique et médiatique, les manières de vivre et façons de penser d'anciennes civilisations – *a fortiori* lorsque celles-ci ne bâtissaient pas encore de structures étatiques ! La faute en incombe à cinq siècles de colonialisme, au cours desquels l'Occident s'est convaincu qu'il était le phare illuminant le monde civilisé, et qu'il avait pour mission de dissiper les ténèbres d'ignorance dans lesquelles les autres peuples étaient nécessairement perdus. On sait aujourd'hui toutes les horreurs commises au nom de cet "idéal", aussi absurde que tyrannique. Pourtant, nos consciences restent hantées par certaines réminiscences de l'époque coloniale, notamment lorsque nous sommes persuadés que nos lointains ancêtres n'ont rien de fondamental à nous apprendre sur les manières de vivre ensemble. Il s'ensuit une absence quasi-totale d'analyses et de réflexions anthropologiques dans les débats médiatiques et politiques contemporains.

Notre monde irait-il bien, que ce manque de curiosité vis-à-vis de l'altérité et de l'inconnu ne serait pas grave. Mais nous vivons à une époque où un fossé de plus en plus large sépare les riches des pauvres, où les élections politiques font monter en puissance des élus et des partis tournant délibérément le dos aux valeurs démocratiques, et à un moment critique où les alertes scientifiques se multiplient sur la gravité des périls écologiques en cours (réchauffement climatique, extermination massive d'espèces, pollutions de toutes sortes, etc.). En dépit de tout cela, nous sommes collectivement incapables de mettre en œuvre des solutions qui soient réellement à la hauteur des enjeux. Autant dire que le monde contemporain ressemble à un boxeur sonné, gavé de coups, qui ne sait plus très bien où donner de la tête pour reprendre ses esprits.

C'est ici que les *pensées sauvages* peuvent nous aider. En s'immergeant dans des manières de vivre et de penser, radicalement différentes des nôtres, on peut découvrir sous un jour neuf certaines choses qui nous sont familières et malmener nos façons routinières d'y réfléchir. Chemin faisant, avec de la pratique et du temps, le détour anthropologique peut faire apparaître des contrastes ou des angles de vue jadis invisibles à nos yeux, élargissant ainsi la perspective avec laquelle nous regardons le monde. Le pari méthodologique fait ici est donc le suivant : se décentrer en partant ailleurs, pour revenir ici avec *un regard décalé...* et peut-être imaginer de nouvelles pistes de sortie face aux impasses sociétales qui murent notre quotidien.

Pour éprouver ce pari méthodologique de décentrage, le thème des religions constitue un excellent ballon d'essai (même si ce n'est pas le sujet le plus facile à aborder). En effet, la religion est un fait social à la fois très ancien et toujours actuel : on peut donc en parler au passé comme au présent. Par ailleurs, tout le monde a une opinion (au moins générale) sur la religion. Surtout, la séparation de l'Église et de l'État fut un élément déterminant pour définir nos démocraties modernes : dès lors, s'interroger sur la place et la manière dont fonctionnaient les premières religions est propice à de multiples comparaisons, analyses et réflexions touchant au cœur de notre modernité.

Car nos sociétés démocratiques ne sont pas nées de façon spontanée. Leur germination résulte au contraire d'un long processus historique, marqué par de nombreux conflits plus ou moins violents. Il pouvait s'agir tantôt d'arracher une séparation de l'Église et de l'État, tantôt de conquérir des droits aujourd'hui vus comme élémentaires (libertés d'expression et de réunion, droit de vote universel) ou toujours sujets à tension de nos jours (comme c'est le cas pour l'ensemble des droits socio-économiques – concertation sociale, droit de grève, mesures de sécurité sur les lieux de travail, congés payés, salaire minimum, sécurité sociale – ou les revendications égalitaires du mouvement LGBT). De fait, aucune société n'est figée dans un marbre éternel, raison pour laquelle nos démocraties continuent d'évoluer – pour le pire comme le meilleur – au gré des valeurs et rapports de force qui animent, aimantent et opposent différents groupes sociaux.

C'est ici que le pari méthodologique du décentrage gagne en intérêt. Plonger au cœur des premières religions, c'est prendre du recul, gagner en perspective et accueillir une foule de questions liées aux droits humains les plus fondamentaux.

Où commence et où finit la liberté de croire ?

Jusqu'où sommes-nous libres de définir qui nous sommes vraiment ? Est-ce un choix strictement individuel ou émane-t-il d'une autorité collective ?

Notre manière d'établir des liens avec d'autres sociétés et d'autres formes de vie obéit-elle à un schéma intemporel et universel ? Ou bien s'agit-il d'un cheminement particulier, parmi une multitude d'autres cheminements possibles ?

En nourrissant notre imaginaire de *pensées sauvages*, qu'est-ce que cela provoque en nous ? Avons-nous l'impression d'explorer un univers inconnu complètement étranger ? Ou cela réveille-t-il certaines sensations qu'on pensait avoir oubliées ?

Quels liens pouvons-nous tisser entre les sociétés humaines très anciennes et les problèmes collectifs auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui ?

Bien sûr, il n'est pas question de répondre ici directement à toutes ces interrogations. Faire le pari méthodologique du *regard décentré* ne vise certainement pas à tout clore par des réponses fermées. Bien au contraire, il s'agit plutôt d'ouvrir le champ de la réflexion en invitant chacun, et chacune, à laisser germer en soi des graines de curiosité, à éprouver ses valeurs en contraste avec d'autres valeurs, pour mettre en doute certaines certitudes. Ce faisant, on nourrit une réflexion critique qui peut offrir davantage d'autonomie à nos pensées, car elles résultent alors d'un libre exercice de confrontation/réflexion dans un univers parcourant les siècles et les millénaires. Éprouvées à l'aune de repères différents de ceux auxquels on est accoutumés, nos idées s'affûtent et nos choix mûrissent.

Certains de ces choix, propres à l'auteur, sont clairement assumés ici.

Premièrement, cette *balade au pays des premières religions* est un écrit hybride : on y trouvera bien sûr des analyses et des réflexions typiques de récits conceptuels, mais chacun et chacune sera également invitée à s'approcher des populations nomades par le biais de l'imagination. C'est-à-dire en s'imaginant en promenade, loin du monde civilisé, avec deux pieds et du courage pour avancer !

Deuxièmement, la religion étant un phénomène collectif, aucun lecteur et aucune lectrice ne fera la route toute seule. Nous cheminerons ensemble, côte à côte, ce récit abandonnant souvent la première personne du singulier (les « je ») pour lui préférer des formules plus accueillantes (telles que « on », « nous »).

Troisièmement, cet usage de pronoms collectifs n'implique évidemment pas que nous soyons d'accord sur tout. Le libre arbitre est un droit fondamental, et chaque lecteur et chaque lectrice aura l'occasion d'en user abondamment ici pour critiquer, égratigner et s'éloigner de certaines parties du texte. Car l'important n'est pas de tomber d'accord ou non sur tout, mais bien d'éprouver une certaine joie à cheminer ensemble vers l'altérité.

Quatrièmement, ce texte est d'autant plus sujet à la critique qu'il enferme dans un espace restreint un sujet sur lequel des milliers de livres ont déjà été écrits (et d'autres milliers pourraient l'être encore). Il a donc fallu rationner les arguments, couper court à certaines réflexions, éliminer l'usage du conditionnel (y compris pour évoquer certaines hypothèses) et laisser le silence planer sur des pans entiers de la vie religieuse, afin de ne pas rallonger la balade par de multiples et trop nombreux détours.

Enfin, comme toute production culturelle, cet écrit est animé par des valeurs. Des valeurs qu'il est important de citer, pour laisser entrevoir la subjectivité animant (en filigrane) le sens du récit. Il s'agit de valeurs d'égalité, de démocratie, d'ouverture aux autres, de respect pour les peuples indigènes (avec un sentiment de honte à l'idée que nos modes de vie font aujourd'hui disparaître ceux qui ont survécu à l'infamie

coloniale). Il s'agit aussi d'un respect accordant une grande valeur aux formes de vie sauvages, non domestiquées, éloignées des standards feutrés de nos civilisations chloroformantes. Les mots utilisés reflétant immanquablement les valeurs d'une société, l'auteur a fait le choix d'une forme particulière d'écriture inclusive. Certains noms communs dans le texte ont été volontairement féminisés (sans chercher à atteindre une parfaite parité), tandis que la grammaire locale abandonne l'abjecte règle du « masculin l'emporte sur le féminin » pour accorder un adjectif selon le genre du mot (auquel il se rapporte) situé le plus proche de lui dans la phrase. Une manière de laisser place à davantage d'égalité (même si mieux faire reste possible) sans nuire au plaisir que la lecture peut nous procurer.

Mais la préférence pour le masculin n'est pas la seule discrimination à hanter notre grammaire. Ainsi, le mot "dieu" s'écrit avec une majuscule quand il nomme l'entité divine suprême mais seulement avec une minuscule s'il désigne simultanément plusieurs entités divines, gravant ainsi dans l'écriture une forme de domination des cultes monothéistes sur les cultes polythéistes. Sur ce point, l'auteur fait le choix de déroger à la grammaire usuelle pour vêtir d'une majuscule toute entité divine ou spirituelle précisément nommée (quelle que soit la religion à laquelle on se réfère), la minuscule restant d'usage quand il s'agit d'évoquer des catégories génériques d'entités spirituelles.

*« Toute réflexion sur le corps de l'âme traversera la pensée
de l'univers »*

Pol-P. Gossiaux (1942-2016), *L'homme et la nature* (1995)



Introduction

Religion.

À lui seul, le mot, est clivant. Souvent, on est *pour* ou *contre*, on *aime* ou on n'*aime pas*, on y *croit* ou on n'y *croit pas*. Où que l'on se situe, chacun, chacune, a une opinion et quelques idées bien arrêtées sur un sujet pouvant facilement chavirer au débat houleux. Il faut dire que l'éventail des postures existantes ne se contente pas d'être large ; il implique également un fort investissement émotionnel et identitaire. D'un côté, certains voient dans la religion le sens final de l'existence : la communauté de croyants est alors comme une famille avec laquelle on chemine à la recherche de balises spirituelles issues de textes sacrés, prophètes, saints et autres héros jugés exemplaires... À l'autre bout de l'éventail, on trouve celles et ceux pour qui la religion n'est pas seulement une perte de temps abrutissante : elle est aussi – surtout – un tissu de récits abracadabrants utilisés pour manipuler les foules à diverses fins peu louables (se faire de l'argent, semer haine et discorde, former des extrémistes, etc.). Pour compliquer le tout, il est parfaitement possible d'occuper simultanément les deux bords opposés de cet éventail. Il suffit juste d'adhérer fermement à une religion, tout en jugeant idiotes et malfaisantes d'autres formes de croyances que la sienne...

Le mot *religion* est donc d'un abord difficile. D'où qu'on vienne, où qu'on aille, les critiques peuvent fuser de partout. Si le terrain est miné, le voyage n'en est pas moins tentant car les religions accompagnent l'humanité depuis des dizaines de milliers d'années. Soit une colossale somme d'expériences où s'accumulent des myriades d'histoires, de symboles, de mythes, de rites et de pratiques collectives pour le moins variées. Si on comparait la religion à une chaîne de montagnes, on pourrait dire qu'elle abrite un nombre incroyable de chemins initiatiques, de pentes abruptes, de falaises périlleuses, de gouffres cruels, de vallées sacrées et autres sommets divins donnant à méditer sur les rapports que l'humain entretient avec le spirituel. Et, par ricochet, avec le réel. Pourtant, malgré ce vaste panorama, la plupart des opinions occidentales et des débats médiatiques sur la religion se forgent essentiellement à l'aune des trois grands pics monothéistes que sont le judaïsme, le christianisme et l'islam. Le reste semble comme perdu dans les brumes d'un

immense marécage barrant la vue à celles et ceux qu'une exploration trop aventureuse rebute. Mais comment – partant d'un fragment temporel et géographique aussi succinct que le monothéisme – se faire une opinion sensée et réfléchie d'une vaste mosaïque souvent plus complexe qu'on ne l'imagine ?

Pousser le périple au-delà des religions solidement ancrées dans notre inconscient collectif est assurément l'un des objectifs de cet écrit, qui ne cherche par ailleurs pas à prendre parti *pour* ou *contre* la religion. En focalisant notre réflexion sur des religions plus anciennes, l'idée est plutôt de saisir les diverses manières dont le religieux accompagne et façonne la vie en société tout au long de l'histoire. Chemin faisant, nous nous focaliserons cependant sur un point particulier : comment les relations nouées avec des « entités religieuses » (dieux, esprits, ancêtres...) influencent-elles les relations entretenues avec d'autres sociétés et d'autres vivants autour de soi ? Plus subtile et complexe qu'on ne le croit, la réponse nous amènera en fin de récit à explorer la place qu'occupe la religion dans le monde contemporain. Celle-ci reste-t-elle sagement cantonnée dans la sphère privée pour ne pas entacher le fonctionnement démocratique de nos sociétés ? Ou bien cet idéal laïc (ce grand rêve moderne visant à cloisonner les jonctions entre institutions étatiques et religieuses) aurait-il échoué ?

Bien sûr, la manière de répondre à ces questions dépend notamment de la façon dont on définit la religion. Or, aussi bizarre qu'il puisse paraître, aucune définition consensuelle du terme n'existe et les échafaudages théoriques pour se hisser jusqu'à lui sont multiples¹. Pour le dire autrement : les montagnes ont beau être immuables, leurs perspectives ne cessent de changer selon l'endroit d'où on les regarde. Comme il faut bien démarrer quelque part, notre réflexion va commencer par cette interrogation : pourquoi les religions sont-elles nées ?

1 Le *Dictionnaire des faits religieux* compte pas moins de six entrées (*approche historico-philologique, religion civile, religion d'État, religion naturelle, religion populaire, religion séculière*) au mot « religion », avec des explications qui occupent une trentaine de pages...

De la naissance des religions

Personne ne sait vraiment où et quand a commencé la vie religieuse de l'humanité. L'origine des religions se perd dans la nuit des temps, et le mystère ne sera jamais levé sur cette intrigante question. Y répondre dépend par trop des aléas hasardeux de l'archéologie (les vestiges matériels du passé qui survivent jusqu'à nous ne le font guère sur base des interrogations et souhaits des historiens), mais aussi de la subjectivité des hypothèses nous reliant au fait religieux.

Prenons l'inhumation des défunts : retrouver des tombes anciennes dotées de matériels funéraires (fleurs, bijoux, poterie...) est un signe évident d'attachement à la personne décédée ; et s'il s'y ajoute des objets utiles au défunt pour vivre au-delà de la mort (vases avec de la nourriture, esclaves sacrifiés pour continuer à le servir, pièce de monnaie pour franchir un passage, etc.), c'est alors un indice très probant de croyance en un « autre monde », surnaturel et religieux. Mais peut-on pour autant réduire la religion à la seule croyance en une vie au-delà de la mort ? Assurément, non. Beaucoup de divinités, romaines notamment, n'ont aucun rapport direct avec un au-delà supposé. La *peur de la mort* semble donc être une porte d'entrée trop étroite pour accueillir – et expliquer – l'incroyable foule d'entités surnaturelles et religieuses (dieux, déesses, demi-dieux, héros, démons, esprits, ancêtres, fantômes, trolls, géants, gnomes, fées, farfadets, etc.) que l'humain s'est plu à découvrir tout au long de son histoire.

Si l'on veut trouver l'ébauche d'une réponse au questionnement sur l'origine des religions, il faut pouvoir s'approcher un tant soit peu de l'état d'esprit régnant au sein des *Homo sapiens* lorsqu'ils ont embrassé les premières formes de vie religieuse. Si l'époque exacte nous est inconnue, la manière de vivre est par contre plus sûre : il s'agissait de sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades, ne domestiquant ni les plantes ni les animaux. Autrement dit, il n'y avait pas encore d'élevage ou d'agriculture, ni même de ville ou de village... Étant donné nos modes de vie modernes – faits de maisons chauffées, de routes asphaltées, de produits manufacturés, d'objets connectés, d'élevages industriels, de biotechnologies et de consumérisme quotidien –, s'aventurer dans l'univers des chasseurs-cueilleurs est pour nous un voyage aussi étrange qu'improbable. Ces peuples anciens avaient en

effet des manières de vivre et de penser radicalement différentes de celles qui habillent notre quotidien. Toutefois, on peut tenter de les approcher par deux moyens complémentaires : la lecture d'ouvrages ethnologiques, et l'exploration (à pieds bien entendu !) de contrées aussi sauvages que possible.

Pour combiner les deux, j'aimerais vous inviter à voyager. Pourquoi ne pas nous imaginer en train d'emplir un sac à dos ? Mettons-y une tente, un sac de couchage, quelques vêtements de rechange, de quoi manger pour quelques jours, sans oublier de précieux livres d'ethnologie (en piochant notamment dans la magnifique collection *Terre Humaine*). Ensuite, laissons vagabonder nos pensées dans un train nous éloignant du monde urbain, avant d'en descendre pour grimper dans un bus nous déposant en rase campagne, quelque part en bordure de forêt. Il n'y a pas une habitation en vue. On tend l'oreille pour deviner une rivière glougloutant sous les arbres tandis qu'un sentier de terre nous fait de l'œil en s'enfonçant sous la végétation. Cédant à ses avances, on se met à suivre le sentier, prêt à s'y perdre jusqu'où le voyage voudra bien nous mener. Il fait beau, et la promenade s'avère agréable... à l'exception toutefois du sac à dos qui pèse assez vite sur les épaules. Sachant que les peuples nomades n'avaient originellement aucun moyen de transport autre que leurs pieds, on comprend mieux que la *nature humaine* de cette époque fuyait délibérément toute accumulation de richesses matérielles... trouvant alors tout le nécessaire dans la nature environnante. Cela dit, un rapide coup d'œil en pleine forêt laisse dubitatif : qu'est-ce qu'on peut bien manger par ici ? Heureusement, notre sac à dos regorge d'en-cas manufacturés pour tenir la faim en respect. Une première question germe néanmoins dans notre esprit : comment ces gens (les chasseurs-cueilleurs) faisaient-ils pour survivre en pleine nature ?

Des connaissances empiriques très poussées

Profitant d'une clairière, on s'assoit sur une souche d'arbre pour feuilleter les livres emportés. Le premier à nous tomber sous la main est signé Philippe Descola, un anthropologue parti vivre chez

les Indiens Achuar, en Amazonie, à la fin de la décennie 1970. De ce long séjour parmi des gens semi-nomades, pratiquant la chasse et l'agriculture sur brûlis, retenons notamment l'information suivante : « Lors d'une marche en forêt, il est rarissime qu'un Achuar adulte soit incapable d'indiquer à l'ethnologue ignorant le nom vernaculaire d'une plante désignée au hasard. Une expérience répétée plusieurs fois avec des informateurs patients montre qu'un homme sait nommer à peu près tous les arbres rencontrés sur un trajet de plusieurs kilomètres ou dans une grande parcelle de forêt destinée à être essartée². Nous avons ainsi pu relever 262 noms achuar différents de plantes sauvages, mais cette liste n'est certainement pas limitative et elle pourrait sans doute être rallongée à la suite d'une enquête ethnobotanique systématique. » (Descola, 1994, p.100) Autre anthropologue et autre peuple amazonien – l'ethnobotaniste Wade Davis rendant visite aux Waorani – pour un constat identique : « non contents de reconnaître des phénomènes aussi complexes que la pollinisation et la dispersion des fruits, ils comprennent et prédisent aussi correctement le comportement des animaux, anticipent les cycles de floraison et de fructification de toutes les plantes comestibles de la forêt, connaissent la nourriture favorite de la plupart des animaux et peuvent même aller jusqu'à expliquer où un animal particulier préfère passer la nuit. » (Davis, 1995 ; cité in Narby & Huxley, 2018, pp. 302-303) À l'autre bout du monde, dans un environnement très différent – à savoir un village perché en haut de montagnes népalaises arpentées entre 1998 et 2006 par l'anthropologue Rémi Bordes –, le constat reste le même : « à vrai dire, tout le monde reconnaissait sans se tromper des centaines de plantes et en faisait usage, bien au-delà des seules cultivées ou des comestibles. Tout ce qu'offrait le milieu pour se nourrir, se chauffer, panser une plaie, tresser des cordes et des paniers, se laver, chasser des parasites, s'enivrer ou attirer des proies, il en était tiré parti, de telle manière que nombre des services que nous attendons de produits manufacturés que nous payons leur prix se trouvaient pour les villageois disponibles gratuitement. Bien sûr, il fallait du temps pour cueillir ces plantes et les transformer, plus qu'il ne nous en faut pour faire un crochet par la supérette ; bien sûr, les quantités ramassées pouvaient être insuffisantes pour l'usage que l'on visait, ou alors elles pouvaient être en mauvais état, ou poser des problèmes de conservation.

2 Généralement, les Achuar recourent au feu contrôlé pour dégager (essarter) une parcelle de forêt et la cultiver.

La profusion de la nature allait de pair avec la rareté de chacune des espèces, avec la nécessité de les économiser. Mais cette lenteur et cette sobriété augmentaient d'autant le soin que l'on prenait d'elles une fois cueillies, et la reconnaissance qu'on leur portait. » (Bordes, 2018, p. 142)

C'est un fait à noter : à l'image de ces peuples amazoniens et népalais, nos lointains ancêtres étaient de fins connaisseurs du monde dans lequel ils évoluaient. La vie des espèces animales et végétales avec lesquelles ils coexistaient n'avait guère de secret pour eux. C'est évidemment logique, car connaître les habitudes des proies qu'on convoite et les multiples propriétés (alimentaires, hallucinogènes, thérapeutiques, toxiques...) des plantes avoisinantes était indispensable alors qu'on dépendait *entièrement* de ce qui poussait *naturellement* autour de soi. Cette érudition collective des peuples premiers – ainsi qu'on les nomme parfois au vu de leur prééminence historique – vaut la peine d'être soulignée tant il est facile de s'égarer dans les brumes nauséabondes d'un passé pas si lointain. Faut-il le rappeler ? Du XVI^e siècle au milieu du XX^e siècle (soit une époque où l'on forgea nombre de concepts contemporains), le monde occidental s'est plu à coloniser la Terre entière. Passé la phase initiale de conquêtes visant à soumettre par la force les populations autochtones, les envahisseurs européens imposèrent de nouvelles structures de pouvoir. Érigées sur base d'un racisme légal, ces institutions coloniales transformaient les habitants originels en une masse de serviteurs sensés accepter tous les outrages : destruction de leurs propres institutions et manières de vivre collectives, interdiction de pratiquer leurs cultes et savoirs traditionnels, vol de leurs propriétés, pillage de leurs richesses, travail forcé, déportations et esclavage, sans oublier les multiples brimades et châtements corporels. Même si l'ordre colonial occidental ne s'est pas imposé partout avec la même vigueur, il a toujours cherché à éradiquer les façons de vivre qui ne lui ressemblaient guère avec un leitmotiv principal en guise de justificatif : hors nos frontières, le monde est peuplé de barbares sans foi ni loi, de peuplades primitives égarées dans les ténèbres d'une folle ignorance, et seules les Lumières occidentales – accompagnées de tout le nécessaire : épées, lances, fouets, armes à feu, pillages, conquêtes... – sont en mesure de les tirer de ce mauvais pas. Absurdes sur le fond, ces pensées hégémoniques ont parsemé les siècles passés de leurs graines toxiques, et certaines sont toujours susceptibles

de refléurir quand nous faisons face à des manières de vivre et de penser par trop étranges, bizarres ou inconnues de nous. En guise d'exemples, on pourrait sortir du sac à dos la tragique et magnifique *Mémoire du feu* d'Eduardo Galeano, ou *Le Credo de l'homme blanc* de l'historien Alain Ruscio, et le fiel des temps coloniaux suinterait de chaque page...

Mais nous avons plus urgent à faire. Nous devons comprendre l'origine des religions. Pour l'heure, nous savons déjà que nos lointains ancêtres étaient de méticuleux observateurs et de fins connaisseurs du monde dans lequel ils vivaient. Reste à voir comment ils ont pu y distinguer des entités, invisibles et divines, dotées de pouvoirs démesurés et de forces surhumaines qu'ils se sont plu à vénérer.

L'existence de forces supérieures n'a rien d'une invention

Commençons par la vénération. Un mot sujet à de subtiles variations de sens, pouvant aller de l'adoration sans retour pour un être qu'on admire par-dessus tout, au respect craintif face à une entité potentiellement agressive bien plus forte que soi. Quel que soit le sens retenu, il s'agit ici d'un rapport asymétrique, déséquilibré, entre deux entités (l'humanité et le divin) où l'*Homo sapiens* a davantage besoin des entités spirituelles que le contraire.

Présente dans de nombreuses religions, cette relation asymétrique n'est pourtant pas née avec le mot « dieux » au bout des lèvres. Elle n'est originellement pas le fruit d'une imagination débridée, ni ne résulte de croyances que d'aucuns qualifieraient volontiers de fantasques, d'irrationnelles ou de fadaises destinées à la poubelle. Car les mots « divin » ou « entités surnaturelles » masquent une autre réalité, moins discutable, plus tangible, profondément ancrée dans l'expérience de vie des chasseurs-cueilleurs : celle d'un rapport intime, constant, quotidien, sans artifices modernes (tels que cocons urbains ou maisons chauffées) avec ce que nous nommons la *nature*. Pour découvrir des forces mystérieuses et transcendantes, capables de les nourrir à satiété comme de les occire sur un caprice, les

Homo sapiens d'antan n'ont rien dû inventer : il leur a suffi de vivre au sein de ces forces titanesques, ambivalentes, pouvant décréter l'abondance ou l'apocalypse à volonté.

Refermons provisoirement les livres d'ethnologie, et regardons alentours. En cette fin d'après-midi, dans la clairière, la nature est encore belle. Une brise légère fait murmurer les branches des arbres où, de loin en loin, des oiseaux chantent. Quelle belle journée ! On peut profiter du bon air sans s'inquiéter de rien : les prédateurs sauvages ont disparu depuis belle lurette, et la route asphaltée menant à la civilisation n'est pas si loin. C'est cependant en direction inverse que nous reprenons le chemin de terre, le dos plus courbé que jamais sous le poids de la tente, des vêtements de rechange, de la nourriture, du savoir littéraire et de cette multitude d'objets qu'on pensait indispensables au moment du départ.

Le sentier grimpe légèrement, et l'effort se fait sentir dans les jambes. Mais point de découragement : il fait beau temps, l'endroit fourmille d'odeurs agréables et l'on s'y sent le bienvenu. Bien sûr, il suffirait que le temps se couvre, que le vent se lève, que les nuages s'amoncellent et que des trombes d'eau dévalent du ciel pour transformer cette impression bucolique en quelque chose de moins sympathique. Être trempé jusqu'aux os, en effet, n'est pas notre sensation favorite ! Mais pour peu que les choses s'aggravent, que le ciel noir se mue en tempête, que les vents furieux se déchaînent, que des branches hurlent et volent en éclats, que le tonnerre gronde et que la foudre frappe, l'endroit deviendrait franchement inhospitalier, voire carrément dangereux. Sachant que le son se propage moins vite que la lumière, on égrènerait les secondes séparant le jaune vif électrique des grondements du tonnerre, en priant pour que le décompte s'allonge dans l'espoir de ne pas finir grillé par un éclair. Et encore n'est-ce là qu'un modeste hors d'œuvre du funeste banquet que la nature est capable de nous servir !

Les hominins étant présents sur Terre depuis des millions d'années et les *Homo sapiens* leur ayant emboîté le pas depuis une période estimée à environ 300.000 ans, il va sans dire que nos lointains ancêtres ont tout connu des débordements de la nature : tremblements de terre, inondations, glissements de terrain, éruptions volcaniques, tsunamis, ouragans, etc. Leur mémoire collective a enregistré ces événements comme autant d'impondérables, de cataclysmes et de tragédies avec lesquels

il fallait composer. Parcourant la planète à pieds, migrant d'un continent à l'autre, l'humanité a pu voir le mince fil auquel étaient suspendus ses moyens d'existence. Un fil qui a pour dénominateur commun l'eau – abondante ou rare, solide ou liquide, douce ou salée...

Très loin d'ici, dans une des régions les plus arides au monde (le désert d'Atacama au nord du Chili), les sols poussiéreux semblent austères et stériles à force de rester secs parfois durant des décennies; mais que la pluie daigne leur tomber dessus des années après sa dernière visite, et voilà que des milliers de graines se mettent simultanément à germer. Le sol gris rocailleux se pare alors d'un merveilleux duvet floral, aussi beau qu'éphémère, les milliers de fleurs expirant en quelques jours sous les rayons ardents du soleil. Ailleurs sur la planète, l'eau abondante se trouve parfois figée par un froid extrême : des Géants de glace s'élèvent alors, recouvrant sur des milliers de kilomètres tous les paysages d'un immense manteau blanc, où la vie n'est tolérée qu'avec parcimonie. Or, pour avoir traversé la dernière période glaciaire (de 110.000 ans à environ 12.000 ans d'ici), nos lointains ancêtres ont vu la Terre changer d'apparence et connu des époques où les Géants de glace vivaient dans le Nord des Amériques et de l'Europe.

De fins observateurs de ce que nous nommons *nature* ne pouvaient ignorer ce fait essentiel: des forces titanesques, extérieures³, étrangères, invisibles, sont à l'œuvre dans ce monde, et pour cohabiter avec elles, mieux vaut tenter de les comprendre au mieux. Heureusement pour les humains, ces forces ne sont pas qu'implacables et monstrueuses. Elles peuvent aussi se montrer incroyablement fertiles et généreuses, notamment quand des températures clémentes offrent de l'eau en abondance sous forme liquide. Outre les océans et leurs eaux salées, les terres émergées regorgent de torrents, lacs, rivières et autres fleuves régulièrement alimentés par les pluies. Dans ces lieux, les végétaux poussent de façon durable : herbes, arbustes

3 À dire vrai, comme nous le rappelle la pandémie de Covid-19, certaines forces naturelles redoutables peuvent également être *microscopiques* au point de s'inviter à l'intérieur de nos corps qu'elles vont utiliser pour proliférer, et contaminer ensuite d'autres organismes. Dans la partie « Bibliographie » située en fin de livret, on pourra trouver mention d'un formidable essai de Marc-André Selosse, biologiste, consacré à la place fondamentale qu'occupent les bactéries, virus et autres microbes dans le développement et le maintien de toute vie.

et forêts s'épanouissent, offrant gîte et couvert à des myriades d'autres espèces. Grâce à l'eau et aux plantes, des communautés foisonnantes de micro-organismes, de champignons, de parasites, d'insectes, d'oiseaux, de mammifères, etc., peuvent s'abriter et trouver de quoi manger. S'installe alors, entre toutes ces espèces, un entrelacs complexe de relations non réductibles à un phénomène simple et univoque – du genre pile *ou* face, blanc *ou* noir.

Rivalités et prédateurs sont évidemment présentes, les protéines végétales passant des plantes aux herbivores, puis des herbivores aux carnivores, voyageant ainsi d'estomacs en estomacs dans une lutte sanglante où il faut tuer pour vivre. Mais les solidarités prolifèrent également : certaines espèces d'arbres, par exemple, ont le sens du partage. Les « individus » mieux nantis – c'est-à-dire idéalement situés : bon ensoleillement, terre confortable où enfoncer leurs racines, eau et minéraux en suffisance – partagent avec plus pauvres qu'eux, en transférant une partie de leurs ressources via leur réseau commun de racines et de champignons souterrains. Une solidarité qui profite à tous car, en permettant à des arbres moins bien lotis de rester solidement campés dans le sol, les arbres privilégiés maintiennent autour d'eux un solide bouclier pour résister à leur ennemi séculaire : les vents violents qui rugissent les soirs de tempête. (Wohlleben, 2017) Enfin, par-delà les phénomènes antagonistes (mais complémentaires) de compétition et de solidarité s'érige aussi – surtout – le principe d'interdépendance entre espèces. Des êtres apparemment insignifiants, voire irritants comme les mouches, peuvent jouer un rôle clé dans les engrenages du vivant. C'est notamment le cas des milliards de micro-organismes et d'insectes mangeurs d'excréments et de cadavres qui, par leurs festins, transforment déchets et chairs mortes en nouveaux nutriments et ferments de vie pour les générations à venir.

Le vivant est donc un monde ambivalent et complexe. Des phénomènes opposés – comme le jour *et* la nuit, le beau temps *et* la tempête, la naissance *et* la mort, la santé *et* la maladie, le bonheur *et* la tragédie, l'ordre *et* le chaos, la compétition *et* la solidarité, l'abondance *et* l'apocalypse – coexistent en permanence. Qu'elles soient alternées ou simultanées, leurs manifestations sont pour partie liées à des forces transcendantes, invisibles, surhumaines, capables de toutes les démesures. Il n'est dès lors pas étonnant que nos ancêtres

(livrés en permanence à ces éléments) leur aient consacré une énorme part de leur attention. Et que cela soit devenu un sujet incontournable de leurs réflexions et discussions, à partir du moment où un langage articulé se mit à exister, faisant fleurir l'échange de concepts et de symboles au sein de l'humanité.

Tlaloc : un dieu parfaitement ambivalent

Nous voici presque arrivés au terme de notre première réflexion : pourquoi les religions sont-elles nées ? À l'image du chemin, qui sort de la forêt pour s'engager sur une jolie plaine verdoyante, une réponse semble enfin se dégager : les gens des époques reculées avaient besoin de comprendre les forces titanesques auxquelles ils étaient soumis. Ils y consacraient d'autant plus d'énergie et d'intelligence que c'était l'une des clés vitales pour boire, manger, s'abriter, et finalement transmettre le flambeau de la vie de génération en génération.

L'ossature première des religions est donc une étude approfondie des rouages de la vie – rouages mystérieux, complexes et profondément ambivalents. Bien sûr, le regard des chasseurs-cueilleurs n'était guère scientifique : leur compréhension de l'univers ne s'habillait pas de règles mathématiques, de lois physiques et autres expériences menées à l'aide d'objets techniques tels que microscopes et observatoires astronomiques. Quand ils cherchèrent une explication aux phénomènes observés méticuleusement durant des milliers d'années, c'est vers le divin et le surnaturel que les humains se tournèrent. Pour eux, la fertilité comme la destruction devaient s'expliquer par l'existence d'une multitude d'Êtres, dotés d'une personnalité et d'une volonté propres, capables de déclencher bonheurs et malheurs, prospérité et accabllements. Et chose surprenante, ce phénomène fut universel chez les *Homo sapiens* utilisant un langage articulé riches de symboles et de concepts imaginaires.

Parmi les milliers de divinités qui ont ainsi peuplé l'esprit des humains, innombrables furent celles qui personnifièrent la puissance ambivalente de la nature. Le dieu aztèque *Tlalocantecuhlli* (plus connu sous son diminutif *Tlaloc*) en

constitue un parfait exemple. *Tlaloc* est tout à la fois « celui qui fait ruisseler les choses » et « celui qui sème ». Contrairement au Dieu monothéiste, il n'exerce pas un pouvoir suprême et sans partage sur le temps et l'univers, mais coexiste avec une multitude d'autres divinités dans le panthéon des Aztèques (il a d'ailleurs pour compagne la déesse *Chalchiuhtlicue*). Toutefois, *Tlaloc* est un dieu majeur car il préside aux destinées de l'eau, de la pluie, de la foudre, des séismes, des épidémies et de l'agriculture. Or, les Aztèques vivaient sur des terres (correspondantes à une partie du Mexique contemporain) régulièrement soumises aux sécheresses et à la fureur des ouragans tropicaux. Qui plus est, les épidémies étaient un fléau redoutable pour les civilisations antiques qui concentraient une population nombreuse sur un territoire restreint. L'intervention de *Tlaloc* pour entretenir les récoltes et préserver la santé était donc cruciale, raison pour laquelle il était l'objet de rites et de cultes importants à différents moments de l'année. Loin du monothéisme qui a érigé une opposition radicale entre le bien *ou* le mal, *Tlaloc* appartenait à un imaginaire où les contraires sont complémentaires. Ce n'était pas une divinité gentille *ou* méchante, mais un dieu profondément ambivalent : il pouvait se montrer généreux en fournissant aux récoltes aztèques l'eau nécessaire à leur croissance et en évitant la propagation de maladies, ou au contraire semer le chaos et la désolation en faisant se lever un ouragan. (Quentin, p. 21)

Alors qu'un coin idéal se présente pour camper – la terre est sèche, le sol est plat, une rivière coule à proximité –, il nous semble tenir là quelque chose d'important. Établir des concepts radicalement opposés (comme le bien *ou* le mal) ou complémentaires (comme le bien *et* le mal) pour définir une entité divine, et donc un rapport au monde, dénote au minimum une certaine diversité tapie au sein du mot *religion*. À l'instar de l'environnement, la religion est un sujet profondément ambivalent où les apparences et jugements *a priori* – surtout lorsqu'ils sont basés sur un aspect précis d'une religion particulière – peuvent nous jouer des tours.

Prenons un exemple : le fait de mener des rituels et des cultes collectifs en faveur d'une entité religieuse peut paraître absurde au regard d'un athée, qui soulignera de surcroît le caractère oppressif de la religion en puisant dans l'histoire moult illustrations tragiques (les Aztèques pratiquaient de nombreux sacrifices humains, et le christianisme a traversé des périodes sanglantes de « guerre civile » opposant catholiques et protestants, pour

ne citer que ces deux cas). Mais peut-on pour autant réduire la religion à cette seule dimension oppressive, la cantonner seulement à cela ? Ou bien – à l’instar de nos pièces de monnaies constituées de deux faces – faut-il voir dans le religieux la coexistence possible de principes *a priori* opposés, et pourtant complémentaires ? Dans le cas qui nous occupe, l’oppression peut-elle s’accompagner d’un phénomène d’émancipation ?

Posant le sac à terre, palpant les courbatures du dos, on peut répondre de mille façons à cette question. Toutefois, l’intuition nous porte davantage à embrasser la logique complémentaire du « et », plutôt que de s’arrêter à ce vieux réflexe occidental divisant le monde en catégories étanches diamétralement opposées. Ainsi, prêter à des forces démentielles (comme des ouragans, de longues sécheresses ou des éruptions volcaniques) l’aura d’une personnalité avec laquelle il est possible d’entrer en communication, dans l’espoir de l’influencer, est en soi un acte d’émancipation. Il signifie un refus de se soumettre à l’ordre des choses telles qu’elles existent, et une volonté farouche de faire tourner les éléments (aussi inéluctables et puissants soient-ils) en sa faveur. En ce sens, les religions originelles de l’humanité peuvent être considérées comme une revendication collective d’autonomie. Par ailleurs, nous nous sommes habitués à faire danser la religion avec l’aura démesurée, omnipotente, d’un grand dieu monothéiste – tout à la fois souverain, lointain et inaccessible – auquel on soumet ses prières humblement, ne sachant ce qu’il va nous répondre car ses desseins sont à l’image de ses intentions : impénétrables. Or, les premiers êtres magiques et surnaturels qui ont accompagné nos lointains ancêtres n’étaient nullement de cette nature : ils étaient bien au contraire étrangement familiers et si présents dans le quotidien des gens qu’il était même possible de les rencontrer.

Après avoir médité sur l’origine des religions, il est temps de rencontrer ces entités magiques et divines, pour voir comment elles ont cheminé aux côtés des sociétés humaines. Bien sûr, nous ne ferons que picorer de-ci de-là, tentant à l’aide d’exemples de faire surgir quelques traits saillants. Toutefois, puisqu’il est question de picorer, chaque chose en son temps : après une longue journée de voyage et de marche, le moment est venu de dresser la tente, de reposer les jambes, de faire un feu et de manger. Ensuite, nous reviendrons aux livres d’ethnologie. En attendant, écoutons la rivière d’à côté murmurer à sa manière le miracle de la vie : là où l’eau passe, la terre mue et fleurit...



À l'aube des religions

Il nous faut récolter du bois mort, car un feu sera bienvenu à la nuit tombée. Nous parcourons donc les environs en songeant aux efforts fournis pour arriver jusqu'ici. Mais cela en valait la peine ! Notre tente est posée au milieu d'une immense chambre à coucher bâtie par un charpentier aux doigts magiques. Il a posé une forêt (qu'on vient de traverser), un pré immense parsemé de rochers de toutes tailles, d'herbes folles, de fleurs, d'une rivière, d'arbres solitaires et de quelques groupes d'arbustes formant des îlots. Alors que le soleil n'est pas encore couché, le ciel clair semble plaire aux oiseaux qui virevoltent gaiement. Au loin, magnifiant l'horizon, des montagnes régalaient la vue charmée par cette longue enfilade de colosses et titans de pierre.

Cela ressemble à un décor de carte postale. Mais comme le prouve l'abondance d'insectes, le paysage est bien vivant. Les monothéistes y voient l'œuvre de Dieu. Mais nos lointains ancêtres, concepteurs des premières formes de spiritualité, qu'en pensaient-ils ? Qu'y voyaient-ils ? Comment interagissaient-ils avec l'Invisible tapi derrière ce que nous appelons *nature* ? Nous nous posons la question tout en cherchant du bois mort. Déambulant d'arbres en bosquets, nous savons bien entendu que la quête est vaine : rembobiner le film religieux jusqu'en ses premiers instants est impossible, puisque la pellicule des souvenirs a disparu.

Peintures rupestres et êtres du Rêve

Toutefois, il nous reste des traces anciennes comme ces peintures rupestres, vieilles de 18.000 ans, dans les grottes de Lascaux. Mais ce film est muet : nous avons les images, mais le son s'est perdu. On pourrait chercher de l'aide ailleurs. Loin d'ici, en Australie, soit les terres ancestrales des Aborigènes pratiquant le totémisme et vouant toujours un culte... à des peintures rupestres aussi vieilles que celles de Lascaux ! Dans les années 1990, l'anthropologue Barbara Glowczewski a bien connu David Banggal Mowaljarlai (disons Banggal pour faire court), l'un des gardiens rituels de telles peintures. Elle l'a un

jour invité en France, avec deux de ses compagnons, pour visiter la fameuse grotte de Lascaux. À la grande surprise du maître des lieux (un spécialiste d'art rupestre français), « avant d'entrer dans la grotte, les trois Aborigènes souhaitaient faire un feu avec des feuilles pour s'enfumer rituellement afin de se protéger des esprits qui pouvaient habiter ce lieu. Comme il pleuvait, ils ont décidé de brûler les poils de leurs aisselles, puis sont entrés dans la caverne. » (Glowczewski, 2016, p. 252)

N'étant pas de la région, Banggal et ses amis n'ont pu se connecter aux esprits du lieu – inconnus d'eux. À l'inverse, quand Banggal emmena Barbara Glowczewski auprès d'esprits qui lui étaient familiers, là-bas en Australie, tout changeait. Une pierre étrange sur le chemin – du genre incurvée et montant à hauteur de poitrine –, Banggal expliquait : « C'est une pierre de fertilité qui indique qu'une grotte à *Wanjina* se trouve non loin. Un étranger doit faire très attention et éviter d'aller à l'intérieur. Mais si on est gardien de cette terre, on peut s'en approcher, à condition d'annoncer d'abord son nom aux esprits du lieu, et les prévenir de la présence d'autres visiteurs. » (*Ibid.*, pp. 223-224) Ce rite de présentation effectué, ils entrèrent dans la grotte où les peintures rupestres représentaient des poissons, des œufs de poisson, de la nourriture pour ces mêmes poissons, ainsi qu'un corps vaguement humain doté d'une tête dépourvue de bouche, auréolée de piquants, et d'un sexe figuré par cinq rayons. Et Banggal de faire les présentations : il s'agissait de « *Wanjina Éclair Balbuman*, géniteur de l'espèce totémique de ce lieu sacré », et des « *Wanjina Poissons Ilera et Bayawanya*. » (*Ibid.*, p. 224)

Qui sont ces *Wanjina* et que font-ils là ? Pour le comprendre, il faudrait regarder le film entier, mais occupé à glaner du bois mort, nous n'avons guère le temps d'approfondir la manière de rêver le monde – et l'Invisible – des Aborigènes d'Australie. Un monde où les mythes sont gravés dans les paysages, qui gardent en mémoire le passage d'entités primordiales nommées Êtres du Rêve. Des Êtres du Rêve singuliers, différents les uns des autres, qui portent chacun le nom d'une espèce ou d'un élément naturel : Éclair, Émeu, Engoulevent, Tortue, Moule, Serpent, Perroquet, Léopard, Fourmi, Tornade, etc. Des Êtres du Rêve qui arpenterent le monde quand la Terre était encore inachevée, qui connurent maintes aventures, qui se chamaillèrent, qui se réunirent et qui étaient si forts que chacun d'eux, au cours de ses périples,

laissa en certains endroits du paysage des marques distinctes de son passage: un lac, une forêt, une montagne brisée en deux.... Sur le site sacré qui lui est dédié, chaque Être du Rêve déposa aussi (avant de disparaître) une matrice contenant tous les esprits-enfants à venir de son espèce. Ainsi, la grotte visitée par Banggal est celle du « *Wanjina Éclair Balbuman*, géniteur de l'espèce totémique de ce lieu sacré ». Cela signifie que tous les êtres vivants – passés, présents et à venir – issus de la matrice présente sur ce site sont membres d'une seule et même espèce: les *Éclairs Balbuman*. D'autres vivants, nés d'autres matrices totémiques, portent d'autres noms en référence à l'Être du Rêve dont ils descendent. Détail qui a son importance: les membres d'une même espèce incluent pêle-mêle animaux, humains et végétaux. En effet, pour Banggal et ses amis, définir une espèce ne repose pas sur notre grille d'analyse moderne, mais bien sur l'ancêtre géniteur unique dont chacune et chacun, selon eux, est pétri dans ses chairs comme dans ses comportements.

Pour le dire autrement, chez les Aborigènes d'Australie pratiquant le totémisme, le grand Dieu monothéiste est inexistant. Le divin n'est ni unique, ni universel, mais pluriel et local. Les Êtres du Rêve originaires sont chacun liés à des sites spécifiques, où ils ont déposé leur semence qui donne vie à leur lignée d'enfants – humains, animaux, végétaux – appartenant au même totem (Émeu, Serpent, Tortue, Fourmi, Tornade...). En outre, tous les membres d'une espèce totémique sont censés posséder les mêmes caractéristiques comportementales, morales et physiques. Enfin, les humains d'une même espèce ont pour mission d'entretenir la fertilité de leur espèce, en menant des rites collectifs où les danses, les chants et l'entretien des sites sacrés sont omniprésents. Dans la grotte où veillent ses esprits familiers, Banggal précise d'ailleurs: « Nous transmettons nos histoires ici depuis que les *Wanjina* y ont laissé leur image. Depuis ce temps, les nôtres ont appris que lorsque la couleur [de la peinture rupestre] est passée, le *Wanjina* devient très triste. Il ne donnera plus de pluie, rien ne poussera. Mais quand son peuple revient, il est content: lorsqu'il est retouché à nouveau. » (*Ibid.*, p. 199)

D'autres histoires, vers d'autres esprits

Évidemment, rien ne garantit que cela se passait plus ou moins comme cela à Lascaux, au temps du paléolithique. En effet, l'aube religieuse ne fut pas une superproduction hollywoodienne avec les seuls Êtres du Rêve en tête d'affiche, mais plutôt une multitude de sociétés et théâtres locaux avec des entités spirituelles si variées, d'une scène à l'autre, qu'en comparaison l'imagination des scénaristes contemporains paraît souvent bien terne.

Pour arpenter un autre de ces théâtres religieux anciens, rendons visite aux animistes.

Pour eux, pas question de suivre les totémistes qui disent : « mon espèce est celle du Kangourou (ou de l'Émeu, ou du Léopard, ou de la Libellule, etc.) et tel est mon totem, parce que telle est l'essence de mon ancêtre spirituel originaire. » Les animistes ne raisonnent pas comme ça. Pour eux, il va de soi que les vivants se distinguent les uns des autres sur base de leur apparence : les fourmis sont des fourmis, les perroquets sont des perroquets, les pumas sont des pumas et les branches qu'on ramasse sont du bois mort qu'on ramasse. De même, les bipèdes (*Homo sapiens*) se distinguent d'une tribu à l'autre, notamment par les parures et peintures colorées dont ils enduisent et recouvrent leur corps. L'apparence extérieure est claire : elle dit les différences, et trace des frontières entre différents peuples. Toutefois, certains animistes donnent vie à des peuples franchement inattendus. Il en est ainsi des Tchouktches de Sibérie qui pensent que « même les ombres sur le mur constituent des tribus particulières et elles ont leur propre pays où elles vivent dans des cabanes et subsistent en chassant. » (Bogoraz, 1904-1909, cité in Descola, 2010, p. 343)

Qui plus est – à l'image du bois mort empilé péniblement en tas – on n'a fait que la moitié du chemin. Car si les animistes sont convaincus que les attributs extérieurs différencient les peuples entre eux, ils pensent surtout que l'apparence extérieure n'est qu'un masque, une sorte de vêtement cachant quelque chose de profondément semblable. Pour eux, qu'importe qu'on soit un pin ou un palmier, un crocodile ou un puma, un tapir ou une humaine, la lune ou la montagne : à l'intérieur, tout le monde est identique car chacun est doté d'un esprit. Un mot à comprendre

au sens que nous lui donnons d'habitude : avoir de l'esprit, c'est être conscient d'exister, disposer d'une personnalité, d'une capacité réflexive, d'une mémoire, d'une sensibilité, mais aussi savoir vivre en société en respectant des normes civilisées. Bref, pour les animistes, la plupart des animaux, végétaux et même minéraux sont des gens qui possèdent une âme (comme diraient les monothéistes) qui les rangent dans la catégorie des roseaux pensants. La célèbre métaphore de Blaise Pascal – « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant » – isolant l'humain au sommet des vivants n'avait donc guère de sens sur les théâtres antiques des chasseurs-cueilleurs animistes.

Ainsi, les tribus Jivaros d'Amazonie affirment que « la plupart des plantes et des animaux possèdent une âme (*wakan*) similaire à celle des humains, une faculté qui les range parmi les "personnes" (*aents*). » (Descola, 2005, p. 21) Ailleurs, de Sibérie orientale à l'Alaska, les peuples Toungouses, Samoyèdes, Xant et Mansi convergent également pour dire que « la forêt toute entière est conçue comme animée par un esprit, généralement figuré comme un grand cervidé, mais susceptible de se manifester dans une multiplicité d'incarnations ; il réside notamment dans les arbres et dans certains rochers. Au reste, les arbres peuvent aussi avoir une âme en propre ou constituer le double végétal d'un humain, ce qui motive l'interdit de couper les jeunes sujets. Appelée "Riche-Forêt" en bouriate, l'esprit des bois possède deux avatars : l'un, positif, donne le gibier aux hommes et éloigne leurs maladies ; l'autre, souvent présenté comme le fils ou le beau-frère du premier, répand au contraire l'infortune et la mort, et s'occupe à chasser l'âme des humains pour la dévorer. » (*Ibid.*, pp. 38-39)

Le chemin des rêves

Nous voilà avec assez de bois mort pour faire le feu, mais nous n'avons pas encore fini de sonder – grâce à la voix érudite de Philippe Descola qui trotte dans la tête – la signification du mot *esprit* chez les animistes. Pour eux, les apparences extérieures ont beau distinguer les peuples entre eux, l'esprit (commun à tous) est aussi un moyen de dialoguer les uns avec les autres.

Certes, la communication avec certains peuples peut parfois s'être rompue. C'est d'ailleurs ce que pensent les Indiens Shipibos, en Amazonie péruvienne, à propos de leurs relations avec le peuple des vents: «on en était arrivé avec eux à un tel degré de confiance que les vents pouvaient entrer dans la maison d'un pas léger, sans que nul ne se soucie d'être vêtu ou non. Précautionneux, les vents savaient comment caresser la joue des enfants, démêler les cheveux des vieilles et soulager la fièvre de ceux qui étaient malades.» (Urteaga Cabrera, 1995, pp. 59-60) Mais voilà que de jeunes vents facétieux firent des blagues en détournant les flèches des chasseurs, en mélangeant pour les rendre méconnaissables les chants des oiseaux, en soulevant les pagnes des filles et en éteignant les feux faisant chauffer le repas. Énervé, un vieux Shipibo affamé s'en prit vertement au jeune vent responsable, lequel courut se cacher. Une rixe, hélas, qui n'échappa guère au Seigneur des vents car «on vit soudain s'éteindre la splendeur azurée du ciel. Un nuage de sable s'éleva tout à coup de la plage du fleuve. Projetées hors de leur lit, les eaux de celui-ci, ainsi que celles des lagunes, envahirent la forêt. Là, tous les animaux se virent emporter dans les airs, tandis que les maisons de nos ancêtres voltigeaient, avec leurs occupants se perdant en hurlements d'épouvante. Pour la première fois, un ouragan» se levait (*Ibid.*, p. 61) et le Seigneur des vents n'écouterait jamais plus les Shipibos comme avant...

Certains peuples, distants, sont donc difficiles à contacter. À l'inverse, les peuples familiers (à commencer par le gibier) sont fréquemment sollicités par les animistes qui disposent d'une technique de communication pour franchir la barrière des différences: il suffit de faire sortir l'esprit intérieur (commun à tous) de la prison des apparences extérieures. Une évasion de l'esprit qui peut se faire en fredonnant des chants magiques mutuellement compréhensibles entre espèces (sauf quand de jeunes vents facétieux brouillent la communication en mélangeant les chants d'oiseaux). L'esprit possède également un autre chemin pour s'évader de la prison des apparences: le rêve. Un chemin très fréquenté, qu'arpentent animistes et totémistes, chacun à leur manière.

Pour les totémistes, dormir à proximité d'un site sacré lié à un Être du Rêve n'est jamais anodin. Un futur parent peut se laisser attraper par un *esprit-enfant*, patientant dans la matrice de

fertilité locale et désireux de s'incarner parmi les membres de son espèce. Rêver permet aussi d'assister – comme au cinéma, sans pouvoir parler aux acteurs sur l'écran – à certaines scènes de la vie de l'Être du Rêve qui arpenta jadis le lieu sacré. En sortant de la salle du sommeil, le rêveur reviendra ainsi avec « un nouveau récit oral, un chant rêvé, une peinture à transposer ou encore une danse à intégrer dans un rituel » pour autant que les proches de la même espèce authentifient l'histoire. Car « tout ce que l'on voit et entend en rêve est pensé comme une "remémoration" d'éléments existant depuis toujours » étroitement connectés aux entités primordiales originelles, ces « êtres éternels aux formes hybrides, les agents auteurs de ces traces devenus des lieux sacrés où ils continuent de rêver. » (Glowczewski, *op. cit.*, p. 52)

Très différents sont les rêves animistes. Ici, l'esprit d'un humain voyageant par la voie des songes n'assiste pas à la remémoration d'un film éternel, mais rencontre et dialogue directement avec l'esprit des autres peuples. Certes, tous les individus n'ont pas les mêmes capacités à dialoguer de façon onirique. Par exemple, les bons chasseurs sont souvent réputés être d'excellents rêveurs, car c'est par la voie des songes qu'ils négocient le droit d'effectuer certaines prises avec les esprits-maîtres du gibier. Mais les vrais spécialistes sont les chamans. Et ça tombe bien : nous en avons justement invité un pour dîner !

Récit chamanique

En vain, on a cherché une source d'eau potable dans les environs. Faute de mieux, contentons-nous de faire bouillir l'eau de la rivière sur un petit bec de gaz emporté pour l'occasion. Tandis que l'eau chauffe, on allume le feu de bois, avant de sortir du sac le livre qui va nous accompagner pour le repas : *La chute du ciel*. Écrit en collaboration avec l'anthropologue Bruce Albert, le chaman Davi Kopenawa (de la tribu amazonienne des Yanomami) y raconte sa vie et les gens qu'il aime. Dans les photographies figurant au milieu du livre, on le voit notamment prendre la parole, en 1993, à la tribune des Nations Unies de New York. Mais Davi Kopenawa semble surtout apprécier la forêt où il vit quotidiennement : « Ses arbres sont beaux et sa terre fertile. Le vent et la pluie conservent sa fraîcheur. Nous

mangeons son gibier, ses poissons, les fruits de ses arbres et ses miels sauvages. Nous buvons l'eau de ses rivières. Elle fait pousser les bananiers, le manioc, les cannes à sucre et tout ce que nous plantons dans nos jardins. Nous y voyageons pour nous rendre aux fêtes *reahu* où nous sommes invités. Nous y menons nos expéditions de chasse et de cueillette. Les esprits y vivent et se déplacent partout. » (Albert & Kopenawa, 2018, pp. 433-434)

Bien sûr, comme tout sceptique face à un croyant, on réagit : des esprits ? Dans la forêt ? Facile à dire, puisqu'ils sont invisibles... Mais lui affirme le contraire. À condition d'apprendre, on peut les rencontrer. Il dit tenir son savoir de son beau-père, qui l'a lui-même appris de proches parents, et ainsi de suite jusqu'à une entité primordiale bienfaisante (*Omama*) qui enseigna les rites chamaniques en des temps mythiques, disant à son fils : « avec cet arbre, tu prépareras la poudre *yãokana* ! Tu y mélangeras les feuilles odoriférantes, *maxara hana* et l'écorce des arbres *ama hi* et *amatha* puis tu la boiras ! Le pouvoir de la *yãokana* révèle la voix des *xapiri*. En la buvant, tu deviendras esprit à ton tour. » (*Ibid.*, p. 72)

Comme on s'en doute, la *yãkoana* est une mixture hallucinogène. Mais Davi Kopenawa secoue la tête, et nous reprend. Cette préparation savante qui transforme celui qui l'aspire en spectre, c'est une offrande aux esprits : « nous [les chamans] continuons à boire la *yãkoana* pour que nos esprits s'alimentent à travers nous. Sans se nourrir de *yãkoana*, affamés et en colère, ils ne danseraient plus pour nous. Pour qu'ils le fassent, il leur faut comme nous, qui sommes devenus leurs pères, mourir et devenir spectres. Ainsi, ne viennent-ils à nous que rassasiés de *yãkoana*. » (*Ibid.*, p. 209)

Les esprits ont donc des besoins, que le chaman doit honorer. Ils ont également une personnalité et choisissent leur père d'adoption parmi les Yanomami : « Si tu te comportes bien et qu'ils te veulent vraiment, ils viendront à toi pour faire leur danse de présentation et demeureront à tes côtés. » (*Ibid.*, p. 72).

Davi nous raconte ainsi le dur parcours que fut son initiation. Très craintifs au départ, les *xapiri* s'enfuyaient au moindre bruit ; aussi ne devait-il pas trop se déplacer. Qui plus est, la plupart des *xapiri* exècrent l'eau froide, l'odeur de pénis, les fleurs parfumées décorant le bras des femmes, ainsi que les mets (comme la viande de gibier) grillés, salés ou fumés. Bref, aux

premiers temps de son initiation, Davi dut éviter sa femme, ne pas se laver à la rivière et ne pratiquement rien boire ni manger (hormis des aliments sucrés dont raffolent les *xapiri*). Alors qu'il était de plus en plus maigre et affamé, son beau-père lui faisait aspirer constamment la poudre de *yâkoana* : « je m'accroupissais et je buvais longuement la *yâkoana* en sa compagnie. Peu à peu, mes yeux mouraient sous le pouvoir de sa poudre. Puis, une fois devenu spectre, ses esprits m'emportaient jusque dans la poitrine du ciel. Ils y volaient à grande vitesse avec mon image et mon souffle de vie. Ma peau demeurait sur le sol de la maison tandis que mon intérieur traversait les hauteurs. Alors, soudain, je pouvais voir de la même façon qu'eux et, ainsi, tout me devenait clair. » (*Ibid.*, pp. 430-431)

Au début, les seuls *xapiri* à se présenter étaient « les esprits des feuilles, des termitières, des bûches, des tisons et des poussières. » (*Ibid.*, p. 129). Davi nous explique qu'il s'agit d'esprits-éclaireurs qui inspectent le chaman débutant, pour voir s'il vaut la peine qu'on s'attache à lui. S'il sent le sexe, le fumé, le salé, ou s'il s'endort en ronflant sous l'effet de l'hallucinogène, les esprits s'enfuient et ne reviennent guère. La carrière de l'apprenti chaman est alors terminée avant d'avoir commencé. À l'inverse, si le chaman initié respecte les interdits, s'il reste éveillé malgré l'hallucinogène, et s'il parvient à répondre correctement aux chants des premiers *xapiri* (en fredonnant les mêmes chants), alors ceux-ci s'attacheront à lui. Dans ce cas, ils héleront d'autres esprits pour venir saluer ce jeune chaman plein de promesses. C'est pourquoi, nous dit Davi, « lorsqu'on répond avec zèle aux chants des *xapiri* qui viennent à nous, leur nombre ne cesse d'augmenter. Ils sont de plus en plus euphoriques et, finalement, il en arrive une multitude pour faire leur danse de présentation. » (*Ibid.*, p. 130)

Comme tout peuple civilisé, les *xapiri* connaissent les bonnes manières. Ils se décorent et se parfument avant de rejoindre le chaman – appelé à devenir leur père – et se présentent à lui de façon ordonnée : « Leurs miroirs arrivent de la poitrine du ciel en les précédant avec lenteur. Puis ils se fixent brusquement dans les airs et y demeurent suspendus. Les *xapiri* y descendent les uns après les autres en faisant leur très belle danse de présentation. Ce sont les images des ancêtres animaux, celles d'*Omama*, de son épouse *Thuëyoma* et des autres femmes des eaux. Ce sont les esprits du ciel, des tonnerres et du soleil, ceux des anciens Blancs, les *napënapëri* et beaucoup d'autres. Alors,

leurs pères, les chamans, les imitent tour à tour en chantant et en dansant. Ils deviennent eux-mêmes esprits. Les *xapiri* se déplacent en flottant dans les airs à partir de leur miroir pour venir nous protéger. En arrivant, ils nomment dans leurs chants les terres lointaines d'où ils viennent et celles qu'ils ont parcourues. Ils évoquent les lieux où ils ont bu les eaux d'une rivière sucrée, les forêts sans maladies où ils ont mangé des nourritures inconnues, les confins du ciel où, sans nuit, l'on ne dort jamais. Une fois que l'esprit perroquet a terminé son chant, l'esprit tapir entame le sien, puis c'est le tour de l'esprit jaguar, de l'esprit tatou géant et de tous les ancêtres animaux. Chacun offre l'un après l'autre ses paroles avant de demander pourquoi leur père [le chaman] les a appelés et ce qu'ils doivent faire. » (*Ibid.*, pp. 208-209)

Toutefois, dans les mondes animistes, on est toujours curieux de connaître le point de vue de l'autre (qui s'incarne dans ce qu'il a de différent), et une manière d'y parvenir est de le dévorer. Aussi, passé le stade des présentations courtoises, les choses peuvent empirer. Surtout avec des esprits agressifs comme le grand serpent *Waroma kiki*, le caïman *Poapopa* ou encore *Ara poko*, le chef des êtres maléfiques rapaces *koimari*: ces « esprits ne se contentent pas de danser pour nous ! À leur arrivée, ils nous meurtrissent et découpent notre corps. Ils nous sectionnent le tronc, le bas du corps et la tête. Ils tranchent notre langue pour la jeter au loin car elle ne profère que des paroles de revenants. Ils arrachent nos dents, qu'ils considèrent comme sales et cariées. Ils se débarrassent de nos entrailles, pleines de résidus de gibier qui les dégoûtent. Alors, ils remplacent tout cela par l'image de leurs propres langues, dents et viscères. » (*Ibid.*, pp. 173-174)

Davi a l'air d'y croire. Il nous raconte dans le détail comment – délivré de l'emprise de la *yãkoana* et ayant réintégré son corps – il dut marcher courbé, tel un vieillard perclus, tant les douleurs étaient vives et nombreuses. Mais c'est le prix à payer pour devenir un chaman expérimenté, capable de nourrir et d'accueillir une foule de *xapiri* de plus en plus puissants. Chemin faisant, la confiance entre chaman et *xapiri* s'installe et certains interdits rituels sont levés, faute d'avoir encore du sens. Par exemple, un chaman peut à nouveau manger du gibier lorsqu'il a rencontré et accueilli les esprits mangeurs de viande comme le jaguar, le puma ou l'ocelot.

Pour vivre auprès du chaman, les esprits coopèrent et construisent ensemble une vaste maison d'esprits – située dans la poitrine du ciel, mais aussi liée à la poitrine du chaman – dans laquelle chaque *xapiri* vient déposer son hamac pour vivre à proximité de son père. Au fur et à mesure que la famille des *xapiri* s'élargit, ceux-ci agrandissent l'espace en ajoutant des annexes à la maison d'esprits pour pouvoir y poser leur hamac. C'est donc une relation durable et mutuellement consentie – donc réversible – qui s'établit entre un chaman et ses esprits. Si un chaman déplaît à certains *xapiri*, ceux-ci décrochent leur hamac et s'en vont sans revenir. Davi nous raconte que cela lui est arrivé suite à des voyages en avion qui ont brisé les chemins fragiles d'esprits qu'il venait juste de rencontrer, mais aussi parce que certains esprits n'ont pas apprécié (du temps où il travailla parmi les Blancs) qu'il mange la viande d'un gibier qu'il avait lui-même chassé. Il le regrette, mais n'y peut rien changer.

Coucher de soleil sur les *xapiri*

Il est tard, et les montagnes se parent d'un pourpre-orangé tracé par un pinceau solaire presque couché. En partant, le soleil va emporter la lumière éclairant les mots de Davi sur le papier. Avant de refermer le livre, nous avons une dernière question à lui poser : les esprits d'un chaman sont-ils toujours à son service, ou bien ont-ils des choses à faire indépendamment de lui ?

La réponse fuse : évidemment que les *xapiri* ont leur propre vie, leurs envies et soucis ! Ce sont des personnes autonomes, avec lesquelles il faut souvent négocier en chantant, et non des domestiques qu'on peut soumettre à sa guise. D'ailleurs, les fâcher est dangereux. Car la forêt ne pousse pas toute seule mais sous l'action de *né rope*, « sa valeur de fertilité qui la rend vivante et lui donne son abondance. Les anciens chamans m'en ont souvent parlé et, depuis que mes yeux savent mourir sous le pouvoir de la *yākoana*, je peux voir son image à mon tour. C'est le véritable maître de la forêt, et elle sait se montrer généreuse. Pourtant, si elle décide de s'enfuir, rien ne pousse plus, le sol devient trop chaud et la forêt prend aussitôt valeur de faim. » (*Ibid.*, pp.634-635) De même, « lorsque les vieux *xapiri* manquent de tabac [qu'ils apprécient énormément], le temps se couvre. Ils deviennent irascibles et ne travaillent plus pour retenir la pluie ou le vent qui deviennent trop puissants. Néanmoins,

une fois repus et calmés par une grosse chique de tabac sous la lèvre inférieure, ils s'apaisent et le temps s'éclaircit. » (*Ibid.*, p. 39)

Le temps est venu de dire au revoir au chaman Yanomami. Qu'on adhère ou non à ce qu'il raconte, son récit donne à voir un aspect universel des religions : pour réussir, le voyage spirituel nécessite le respect de certaines conditions montrant qu'on a du respect pour l'entité « divine ». Les membres d'une communauté religieuse attachent ainsi de l'importance à l'exécution de certains gestes ou à la prononciation de certaines paroles, faites au moment adéquat pour garantir le bon déroulement des rites. Par ailleurs, le discours de Davi éclaire aussi de l'intérieur la scène des premiers théâtres religieux de nos ancêtres. Pour eux, les entités invisibles étaient concrètes et réelles. Ils leur parlaient quotidiennement en rêvant, en chantant et en dansant. Bien sûr, comme ces sentiments étaient partagés au sein des communautés, ils donnaient lieu à des manières de vivre et à des comportements mutuellement compréhensibles. Inexorablement, cela tissait des liens identitaires au sein des communautés, faisant naître des ensembles culturels plus ou moins homogènes, partageant (ou non) des mythes, des rites et des modes d'identification communs. Cette expérience locale, simultanément intime *et* collective, marquait forcément les gens au plus profond d'eux-mêmes. Tout comme nous croyons fermement dans l'existence de l'humanité, les totémistes croyaient en l'existence d'espèces totémiques, et les animistes en la présence d'une multitude de peuples ne se distinguant que par les apparences. Autant dire que la religion n'est pas qu'un lien vers des entités spirituelles visibles aux seuls croyants. Tels les fils tressés d'une corde, la religion attache les gens (amis comme ennemis, proches et inconnus) les uns aux autres en forgeant des modes d'identification qui leur sont communs. Tellement communs que les identités forgées paraissent normales et naturelles à celles et ceux qui les vivent de l'intérieur – même si, en réalité, elles sont fugaces et relatives. La découverte n'est pas neuve, loin s'en faut, mais s'en souvenir est important.

Les religions sont des forges identitaires qui façonnent, chacune à leur manière, des frontières entre tous les êtres censés exister. Ces frontières - plus ou moins larges, plus ou moins étroites, plus ou moins accueillantes, plus ou moins élevées, avec ou sans miradors – influencent profondément la manière de regarder les êtres environnants. Comme ce soleil, rouge flamboyant, qui sombre et s'éteint derrière l'horizon.

La religion au temps des cités-États

La nuit est tombée. Le feu brûle et réchauffe. Dans les volutes de fumée, de minuscules braises s'envolent en tournoyant. On les voit s'élever dans l'air ; un instant plus tard, il n'en reste rien. C'est à l'image de notre première impression sur les religions : *croire en des entités invisibles* semblait être une manière lumineuse de les résumer ; toutefois, à peine les forges animistes et totémistes rencontrées, croyances et identités s'entremêlent tant et plus qu'il devient difficile (pour ne pas dire impossible) d'isoler une croyance nommée *religion* d'un phénomène intitulé *société*. Où commence l'une, où finit l'autre ? Sans se confondre totalement, leurs liens semblent inextricables. D'autant plus inextricables que mythes et esprits – tels des costumiers enchantés – habillent de leurs rêves les faits et gestes du quotidien, avant de les autoriser à circuler dans la tête des gens.

Mythes totémistes, parties de chasse animiste

Revenons un instant au pays des Êtres du Rêve australiens. Parmi les personnages dessinés sur les sites sacrés, on trouve notamment de fines silhouettes dansant à proximité des grottes. Il s'agit d'ancêtres visionnaires, nommés *Munganyanga*, auxquels les Aborigènes attribuent diverses innovations, aussi bien techniques (usage de couteaux et d'outils) que rituelles (cérémonies). De même, le membre d'une espèce totémique particulièrement inventif est appelé *juman juman*, en référence à un être mythique fondamental (*Jumarda*) censé avoir fabriqué la Terre et peint la Voie Lactée. Ajoutons que pour les Aborigènes d'Australie, des règles sociales fondamentales (comme l'interdiction de l'inceste, les mariages autorisés ou interdits, les échanges rituels de biens) sont également l'œuvre de personnages mythiques nommés *Deux-Hommes*. À l'époque où la Terre était arpentée par les Êtres du Rêve, Banggal raconte que ces *Deux-Hommes Engoulevents* ont dérobé, à un artisan

magicien, deux artefacts sacrés instituant la loi des mariages et la loi des échanges rituels de biens entre espèces totémiques. Tout heureux de cette découverte, les *Deux-Hommes Engoulevents* invitèrent les Êtres du Rêve à un banquet, pour sceller un accord collectif entre espèces totémiques au sujet de ces lois sacrées... que les Aborigènes mettent quotidiennement en pratique! (Glowczewski, *op. cit.*, pp. 207-246)

De fait, à l'intérieur des frontières identitaires que chaque société se dessine, les liens noués avec les entités spirituelles influencent et justifient toutes sortes de savoir-faire, y compris les plus techniques. La chasse en forêt tropicale, par exemple, réclame énormément de connaissances et d'expérience (pister, traquer, flécher) qui ne s'acquièrent qu'au fil du temps. Pourtant, les témoignages indigènes en terres animistes narrent une toute autre histoire: les meilleurs chasseurs sont ceux qui plaisent davantage au gibier.

Un peu plus tôt dans la soirée, on se rappellera peut-être que Davi Kopenawa se désolait d'avoir déplu à certains *xapiri* (partis loin de lui) parce qu'il avait fait quelque chose – un grave péché, diraient les monothéistes – que les *xapiri* détestent: manger la viande d'une proie qu'il avait lui-même tuée. Davi était catégorique sur ce point. Si des chasseurs Yanomami gardent pour eux le fruit de leur chasse sans l'offrir généreusement à leur entourage, le gibier finira par s'enfuir à leur approche en vociférant: «Hou! Les *kōaa* approchent pour nous flécher! Quel dégoût! Ils dévorent eux-mêmes les prises qu'ils viennent d'abattre! Ils ont la bouche sale!» (Albert & Kopenawa, *op. cit.*, pp. 638-639). À l'inverse, ajoutait Davi, «dès que les animaux aperçoivent en forêt un homme qui donne avec générosité tout le gibier qu'il flèche, ils s'en éprennent et vont à sa rencontre en s'exclamant joyeusement: "*Pei! pei! pei! pei!* Voici l'esprit rapace *Kāomari!* Voici un être des eaux! C'est notre ami *Urihinamari*, l'être de la forêt! Regardez! Un grand chasseur approche!" C'est pourquoi le gibier se révèle aussi facilement avec les bons chasseurs. Ils n'ont nul besoin de voir les animaux de loin. Ces derniers viennent à leur rencontre pour se présenter à leur regard! Ils éprouvent de la nostalgie envers eux comme un homme ressent le manque de la femme dont il est amoureux. C'est pourquoi ils se laissent flécher sans effort et en sont heureux.» (*Ibid.*, pp. 639-640)

Loin d'être anecdotique, ce témoignage reflète une réalité profondément ancrée en terres animistes où – tous les peuples étant considérés comme des roseaux pensants – adopter le point de vue des autres (ou celui qu'on leur impute) est fondamental pour se penser soi-même. Cela ouvre la porte à des pratiques aussi différentes (en apparence) que le partage du gibier après une chasse en forêt, le cannibalisme pratiqué sur les membres d'autres tribus ou la réduction de têtes ennemies – autant de pratiques jadis répandues au sein de tribus amazoniennes animistes. (Descola, 2010, pp. 342-353)

La révolution des cités-États

Toutefois, la nuit s'avance et le temps file. Face au feu qui crépite, retenons simplement qu'au temps des premiers théâtres religieux, les relations-identitaires-et-convictions-spirituelles-et-activités-quotidiennes étaient inextricablement liées l'une à l'autre. Nos catégories modernes (plaçant dans des tiroirs séparés les mots *religion*, *société*, *politique*, *nature* ou *économie*) n'avaient pas cours dans ces mondes lointains, où animistes et totémistes empruntaient des sentiers oniriques différents de ceux qui trottent dans nos têtes aujourd'hui.

Cela dit, quelles que soient les croyances et convictions spirituelles qu'on épouse, une chose est sûre : le ciel fit un beau cadeau aux humains, il y a environ 12.000 ans. La dernière période glaciaire s'achève alors, faisant remonter le niveau des mers de cent mètres (entre moins 14.000 et moins 12.000 ans) suite à la fonte des glaces alimentant les océans en eau liquide qui se dilate sous une chaleur accrue. Ce phénomène planétaire ouvrit la voie à l'élevage et à l'agriculture, permit la multiplication des villages sédentaires et finit par donner naissance à un phénomène inédit : la révolution urbaine...

Bien sûr, le terme *révolution* est trompeur car il masque un lent processus de maturation précédant l'éclosion, à partir de 3.500 ans avant Jésus-Christ, des cités mésopotamiennes d'Uruk, Lagaš, Akkad, Ur ou Nippur. Qui plus est, lorsque les cités-États virent le jour, elles durent batailler ferme pour exister face aux nombreux périls qui les guettaient : risque d'épidémies dues à la concentration d'habitants, forte dépendance alimentaire liée à la récolte annuelle d'une ou deux céréales, périls écologiques

généérés par des activités humaines concentrées autour d'un centre urbain, envie d'une partie des habitants de s'enfuir pour retrouver une liberté nomade échappant à l'emprise du pouvoir central, guerres de succession entre dirigeants, convoitises extérieures, etc. Malgré tout, le terme *révolution* n'est pas usurpé car l'avènement des cités-États provoqua un changement de cap fondamental pour l'humanité. Par exemple, des innovations techniques furent nécessaires pour mieux irriguer et faire fructifier les terres agricoles. Ensuite, les surplus obtenus durent échapper à l'autosubsistance villageoise pour nourrir des citadins pratiquant de nouveaux métiers, occupant de nouvelles fonctions au sein de diverses institutions. Une concentration du pouvoir s'ensuivit, ainsi que de grands projets d'infrastructures imposant un changement d'échelle dans les modes de vie et de production.

Ainsi, l'organisation sociale des cités-États durcit considérablement la hiérarchie, créant des écarts vertigineux entre une élite parée de prestige et de pouvoir (tels les Pharaons d'Égypte) et une multitude de groupes sociaux connaissant des sorts plus ou moins enviables; le pire étant souvent réservé aux ennemis étrangers réduits en esclavage. À défaut d'ouvrir le bal tragique des guerres, c'est à un rythme soutenu que les cités-États dansèrent sur la piste sanglante des conquêtes territoriales. Reposant également sur des jeux d'alliances et de mésalliances entre souverains, la volonté hégémonique de contrôler des espaces toujours plus vastes nécessita un imposant travail d'assimilation (brutale ou pacifique) des communautés et populations «avalées» par le pouvoir central. Faute d'y réussir, tout empire risquait d'imploser sous l'effet des divisions internes. Par ailleurs, privilégier une taille modeste n'était pas toujours une solution, car c'était courir le risque d'être mangé par plus grand que soi. Bref, la concentration du pouvoir et l'extension territoriale des cités-États furent un périlleux exercice de funambulisme.

L'omniprésence identitaire du religieux

Tout comme le feu se nourrit de bois mort, ces idées nous revenant en tête s'alimentent de lectures passées. On songe notamment à l'ouvrage collectif *La Mésopotamie* dirigé par Joël

Cornette, aux *Sociétés des Andes* de Jacques Malengreau ou au plus récent *Homo Domesticus* de James C. Scott, trois sources passionnantes d'informations sur les cités-États qui – pour le meilleur, mais aussi le pire – ont fait grimper à l'humanité de solides échelons dans l'histoire. Mais quels liens unissaient ces nouvelles logiques de pouvoir autoritaires aux forges identitaires tissant des liens spirituels entre le Visible et l'Invisible ?

Loin d'être étrangère à l'ascension des cités-États, la religion fut omniprésente partout où c'était nécessaire. Un des défis majeurs, pour les pouvoirs centraux, fut de créer des rapports sociaux et des structures institutionnelles capables d'absorber – de gré, mais souvent de force – une foule bigarrée de peuples, de communautés, de gens et d'activités variées. Une remarque qui vaut pour les humains, mais également les dieux et les déesses rangées au sein de panthéons hiérarchisés, où chaque entité divine était dotée de compétences variées et complémentaires. Ainsi, aux côtés des déesses et des dieux voués à contrôler les forces élémentaires, on vit également apparaître nombre de divinités associées aux progrès techniques des cités. Évidemment, amasser une foule d'humains et de dieux différents n'était pas suffisant pour faire société; encore fallait-il que leur coexistence et leur coopération (même forcée) aient du sens. Pour y parvenir, beaucoup de cités-États ont misé sur une recette identitaire que Philippe Descola nomme le *mode d'identification analogique*.

Voici la recette brièvement détaillée. Commencez par définir tous les êtres censés exister: animaux, ancêtres, dieux, fantômes, humains, monstres, végétaux, etc. Ensuite, fractionnez tous ces êtres «en une multiplicité d'essences, de formes et de substances séparées par de faibles écarts.» (Descola, 2010, p.280) À ce stade, chaque être n'est plus qu'un amas épars d'organes, de formes et de propriétés posées de façon graduée – tels des chiffres dans le système métrique – aux côtés d'autres organes, formes et propriétés appartenant à toutes les entités censées exister. Vient alors le moment de lier la sauce: selon ce qui vous semble judicieux, trouvez des similitudes entre tous ces morceaux gradués (ex.: les organes pairs vont ensemble dans la catégorie «haut», les organes impairs vont ensemble dans la catégorie «bas»; certaines humeurs sont rangées à l'est, d'autres sont rangées à l'ouest, etc.). Le but est d'établir des liens logiques, entre tous ces morceaux d'êtres singuliers,

de manière à recomposer des entités hybrides liées les unes aux autres. Par exemple, vous pouvez obtenir *Anubis* (divinité funéraire égyptienne) en reliant la tête d'un chien au corps d'un humain, ou donner vie à *Quetzalcoatl* (dieu majeur des panthéons méso-américains) en faisant porter des plumes à un serpent. De même, le dieu aztèque *Tlaloc*, nanti de crocs et d'un regard ceinturé de serpents, était également associé à l'est, à la couleur rouge et à l'oiseau *Quetzal*.

Pour un pouvoir central devant transformer une foule bigarrée d'êtres singuliers en une organisation structurée, l'avantage du système analogique est d'autoriser une multitude de combinaisons pour relier les êtres entre eux. Ces liens définissent alors la manière dont ils s'influencent en partageant des propriétés communes, et ouvrent la porte aux pratiques de magie, d'astrologie, de divination, d'envoûtement, etc. Enfin, composé d'emboîtements de toutes les associations recensées, le tableau final donne du sens aux événements de la vie quotidienne et à l'organisation socio-cosmique de l'univers dans lequel gravite la cité-État. En effet, comme l'ensemble des entités se retrouvent attachées par des propriétés communes, l'ordre social « humain » est nécessairement lié à l'ordre cosmologique « divin », et ce qui se passe à une petite échelle humaine se répercute nécessairement sur la grande échelle divine. Et vice-versa. C'est pourquoi les Aztèques (par exemple) sacrifiaient nombre d'humains pour nourrir le Soleil. Dans cet ordonnancement socio-cosmique d'une cité-État ou d'un empire, la liberté individuelle est fortement limitée puisque certains éléments jugés intangibles – comme le sang bleu des nobles à l'époque médiévale – déterminent une place assignée dès la naissance. Toutefois, la mobilité sociale reste possible, par exemple en dotant un guerrier valeureux d'attributs nouveaux (casque, emblème, plumes d'oiseaux, etc.) permettant de l'associer à une entité plus puissante, levier indispensable pour accéder à une position sociale plus élevée.

L'omniprésence productive du religieux

Évidemment, cette explication rationnelle a la douceur d'un scalpel dépeçant un cadavre : elle constate de l'extérieur, *a posteriori*, comment fonctionnaient d'anciens empires ensevelis

par l'histoire. Vues de l'intérieur, avec les yeux des habitants, il va de soi que les choses étaient plus vivantes.

Aussi puissants soient-ils, les dieux ne vivaient pas loin des humains mais s'incarnaient dans des statues considérées comme la divinité vivante. Ce dieu vivant habitait une maison (son temple), disposait de serviteurs (ses prêtres) et recevait régulièrement des offrandes quotidiennes (nourriture, fumée de tabac, sang de sacrifiés, etc.). À certaines occasions, la divinité pouvait également être transportée dans une autre cité, le temps d'une visite à un dieu ou une déesse amie. Bien entendu, d'autres entités spirituelles pouvaient aussi être invoquées : dans la Cordillère des Andes, certains ancêtres momifiés étaient considérés comme des forces vitales nécessaires à la bonne santé du territoire et de ses habitants (animaux, humains, minéraux, végétaux). Par ailleurs, les dieux et déesses étant pourvus de compétences complémentaires, les rituels sollicitant leur intervention peuvent ainsi se comparer à une vaste entreprise d'organisation du travail divin, où chaque entité était appelée à intervenir aux moments opportuns. En effet, les heures, les jours et les mois n'étaient pas uniformément semblables, car ils servaient souvent d'ingrédients aux recettes d'identification analogique. Par conséquent, les divinités se voyaient souvent attribuer une influence prépondérante certains jours ou certains mois de l'année avec lesquels elles étaient analogiquement liées. Plusieurs calendriers – solaires, lunaires, etc. – pouvaient même coexister et s'interpénétrer pour sophistiquer davantage ce lien intime unissant le déroulement du temps au monde divin. Bien entendu, les dieux pouvaient aussi être appelés à la rescousse suite à des événements inattendus : un dieu des pluies par temps de sécheresse, un dieu de la guerre pour partir au combat, etc.

On pourrait à l'envi multiplier ces exemples dont les livres d'histoire regorgent à foison. Obligés de nourrir des foules nombreuses, les pouvoirs centraux des cités-États se montraient particulièrement attentifs à l'action des dieux, notamment lorsque ceux-ci - revenant sous forme de constellations - annonçaient des événements saisonniers cruciaux pour l'agriculture (semailles, crues, gel, etc.). C'est pourquoi les édifices antiques et les spécialistes religieux étaient particulièrement attentifs à l'observation astronomique, donnant vie comme on le sait à des prouesses architecturales où la pierre et le cosmos s'embrasent à des moments précis de l'année astronomique. Loin de faire

reculer la science, les religions ont pu aussi, parfois, avancer main dans la main avec elle.

Les temples et le pouvoir en place avaient d'autant plus intérêt à se montrer rigoureux dans la surveillance du cosmos, dont dépendait l'essor de l'agriculture, qu'ils étaient parmi les premiers bénéficiaires des activités (que nous nommons) productives. Ainsi, les dirigeants d'une cité-État avaient impérativement besoin de bonnes récoltes pour y prélever des surplus, afin de se nourrir et d'entretenir leurs nombreux obligés. De même, loin de vivre à l'écart du monde, les temples possédaient domaines fonciers et ateliers, ainsi qu'une main-d'œuvre compétente mise à leur disposition. Pour nous qui sommes habitués à tout mesurer à l'aune de l'argent, il est compliqué d'imaginer comment fonctionnaient ces mondes anciens où le travail et la circulation des richesses ne répondaient pas à l'offre et à la demande mais au jeu, subtil et complexe, d'honneurs et d'obligations liées au rang que chacun occupait dans la hiérarchie socio-cosmique.

Les communautés villageoises disposaient fréquemment de terres collectives, qu'elles cultivaient pour leur autosubsistance. Venaient ensuite se greffer les multiples obligations dues au pouvoir central : fournir du travail agricole sur les terres allouées au souverain ou aux temples majeurs ; effectuer un service militaire dans les armées impériales ; être offert comme cadeau pour être mis dans un temple au service d'une divinité, être sacrifié ou encore servir de cadeau diplomatique au souverain soucieux de récompenser de fidèles alliés, etc. Par cette centralisation de ressources en provenance des territoires contrôlés, les institutions centrales du pouvoir impérial (temples inclus) accumulaient des richesses abondantes et variées. Une partie considérable de ces richesses servait à développer des projets d'envergure (édifices religieux, palais, routes, aménagements de canaux, etc.) et à nourrir la foule de gens engagés dans les institutions-administratives-et-politiques-et-religieuses liées au pouvoir en place. Cependant, les nombreuses relations invisibles entre les différents étages de l'organisation socio-cosmique imposaient également de redistribuer une partie des richesses centralisées aux diverses communautés et groupes sociaux constituant la population, notamment lors des rituels de fertilité, des fêtes religieuses et des banquets organisés en l'honneur de divinités.

Bref, les relations-identitaires-et-convictions-spirituelles-et-activités-quotidiennes restaient intimement liées les unes aux autres, s'entremêlant dans un jeu de correspondances qui font encore les délices de ceux et celles que ces histoires passionnent. Loin d'être l'*opium du peuple* agité de mauvaise foi par des gouvernants manipulateurs (bien évidemment capables de telles pratiques à l'occasion), la religion imprégnait profondément la manière de penser l'empire, d'articuler les différents groupes sociaux et d'assigner la place que chaque membre occupait par rapport à l'ensemble des êtres existants. Le lien spirituel aux divinités multiples donnait du sens aux activités des grandes institutions impériales, chargées d'ordonner la succession des nombreux rituels visant à maintenir l'équilibre socio-cosmique sans lequel l'empire, et l'ensemble de la vie, se serait effondré.

Mais voilà qu'il se fait tard : le feu est pratiquement éteint, et la route sera longue demain. Sans doute est-il temps de nous séparer pour rejoindre – chacune, chacun – notre tente respective, nous glisser dans notre sac de couchage et y pratiquer une activité des plus formidables : dormir. C'est-à-dire rêver...



La Raison au pouvoir?

Dans la tente, je frissonne de vertiges à l'idée de ces univers étranges disparus dans des limbes oubliés. En m'endormant, je songe au monothéisme mais – qu'on le rejette de tout son cœur ou qu'on l'embrasse de toute son âme – il est encore si vivace dans nos consciences modernes qu'en parler est difficile. Il existe sous tant de formes (allant de l'ésotérisme pointu au vécu quotidien des croyants), il s'est entrelacé à tant d'autres croyances (donnant vie à une multitude de versions syncrétiques d'un même monothéisme) et il exhibe tant de visages qu'on ne sait trop lequel saisir. Certains courants sont aveugles et puristes jusqu'à l'intransigeance quand d'autres doutent, non de leur foi, mais des certitudes figées qui les empêcheraient de vivre avec leur époque... ou d'écouter Dieu s'il venait à se manifester. *A priori*, les seuls à croire qu'il n'enverra plus jamais de messages aux humains, sont ceux qui pensent qu'il est comme la poudre de *yākoana* : une simple fumée hallucinogène. D'aucuns ajouteraient : que les lumières de la science finiront par dissiper...

Plongée dans une longue guerre religieuse

Faute de mieux, je m'enferme dans mon sac de couchage, je laisse tomber les paupières, puis me concentre sur le spectacle des moutons sautant la barrière. Les premiers à arriver ont une drôle de tête : c'est Moïse et le peuple juif, fuyant les persécutions d'Égypte. Puis vient Jésus-Christ, portant sa croix, sous les huées de divinités romaines se gaussant de l'agitateur. Mahomet fuit aussi ses persécuteurs païens, mais dans mon rêve c'est en volant sur un tapis de soie qu'il se rend à Médine où la lune brille. Moïse, Jésus-Christ, Mahomet : le sort réservé à ces trois personnages emblématiques, selon les religions du Livre, illustre à quel point leurs adeptes ont eu la vie dure à l'époque des cultes antiques. Il faut dire qu'ils n'étaient souvent pas tendres avec les idoles païennes, et qu'ils arrivaient avec des idées nouvelles, étrangères, bizarres, trop remuantes pour

leur époque. Des idées qui ne trouvaient pas leur place dans les identités structurées de leurs contemporains.

Leurs fidèles ont enduré des persécutions et subi les foudres des pouvoirs en place. Certains furent fauchés comme les blés quand d'autres se convertirent (ou firent semblant de le faire) à d'autres cultes. Pourtant, de génération en génération, des résistants restèrent. Pliant sous le poids de leurs divisions internes, donnant vie à de nouvelles doctrines, mais sans jamais perdre la lueur de leur foi monothéiste dans la tempête. Tandis que l'obscurité règne sous mes paupières, je les vois s'avancer, timides lucioles marchant sur la voie d'un rêve divin promettant des jours meilleurs.

Sur un char doré, vient un empereur romain ; chose bizarre, il tend un édit de tolérance aux chrétiens. Trois siècles et des poussières après la naissance de leur Christ, Constantin I^{er} offre à ces monothéistes la liberté de culte sur ses terres. Cela aurait pu n'être qu'un éclat sans lendemain, pourtant c'est un monde nouveau qui se dessine. La tempête des panthéons païens perd en puissance, et les lucioles chrétiennes s'en portent d'autant mieux que l'empereur lui-même se convertit à Dieu. Puis il quitte la scène. Ainsi, le rêve spirituel des réprouvés d'hier se mue en réalité institutionnelle, prenant corps dans une des grandes puissances de l'époque. Désormais, ce sont leurs mythes et leurs élites qui tiennent en main l'avenir de l'empire romain. Un empire fragile, miné de l'intérieur par une multitude de communautés païennes, menacé de l'extérieur par des invasions « barbares ». Au fond, de leur point de vue, tout reste à faire.

De gré, et surtout de force

Je plonge un peu plus loin dans les profondeurs du sommeil, et le rêve semble comme s'inverser. La guerre opposant les monothéistes chrétiens aux forces païennes se poursuit, mais les persécutés d'hier se muent en persécuteurs. Et pour mener l'attaque, ils disposent des armes que procure le pouvoir. Les voici venir dans mes songes : soldats en armes, prêtres évangélistes, bâtisseurs d'églises, lois pour autoriser ou interdire, élite centralisée professant la vérité... Toutefois, un brouhaha agite cette foule. Le monde est tellement vaste, les campagnes tellement reculées et l'âme humaine si encline à

méditer et à interpréter, que les servants de l'Église ne parlent pas toujours d'une seule voix. Des nuances se dessinent, des divergences émergent, que l'Église tente d'encadrer en tenant des conciles professant une seule vérité. Au cœur de cette vérité, une vibration résonne avec ferveur : c'est la voix de Saint-Augustin d'Hippone qui raconte que le péché est lové dans la chair, une matière périssable et corruptible que l'humain partage avec les animaux (selon la recette d'identification analogique mise en œuvre à l'époque médiévale). C'est pourquoi le salut chrétien consiste à fuir la Bête, et ses désirs tapis à l'intérieur de nos chairs animales, pour tourner son âme spirituelle vers Dieu. (Gossiaux, 1995, pp. 185-212)

À tout prendre, j'aurais préféré voir arriver Michel de Montaigne, un chrétien qui savait douter... Mais le credo qui s'impose, lui, ne doute guère : les païens doivent entendre raison ou disparaître. Leurs croyances sont fausses, leurs idoles trompeuses, leurs rites abominables, leurs crimes nombreux. De gré ou de force, ils doivent expulser leurs maudites entités spirituelles de leur conscience, abandonner leurs pratiques sataniques et laisser place à l'amour de Dieu. Frissonnant dans mon sommeil, je sens venir une longue lame étrange et ambivalente, couleur de braise d'un côté et bleue givrée de l'autre, tenue d'une main ferme par l'Église. La face ardente de la lame évangélise – *convertissez-vous, et vous connaîtrez la chaleur réconfortante du Seigneur...* – quand son versant bleu glace les sangs : *sinon on devra se montrer méchant pour chasser le Diable qui est en vous !* C'est le début – ou plutôt la poursuite – de la longue guerre monothéiste contre les païens.

Elle se déroule d'abord en Orient et en Europe. Parfois avec de vraies armes. Mais aussi par l'invocation d'interdits et de tabous, cherchant à révoquer durant des siècles les rites, les danses, les chants et tous les objets associés au paganisme. Dans mon rêve (qui est aussi une tranche oubliée de l'histoire), des prêtres par milliers invectivent les fleurs, qualifiant ces êtres délicats d'entités démoniaques parant jadis les divinités grecques et romaines, et dès lors bannies du droit de cité et des offices religieux catholiques. Chemin faisant, l'Église s'anime d'une volonté farouche de dresser les corps et se dote d'un outil précieux pour sonder les pensées les plus secrètes : l'usage de la confession. Certes, les pratiques rituelles en la matière existent depuis longtemps, se déclinant sous des formes variées

(obligatoires ici, facultatives là-bas) d'une localité à l'autre. Mais l'idée d'imposer une confession annuelle à tous les chrétiens – qu'importe l'endroit où ils résident – fut la décision d'un pouvoir central. Pour l'institution chasseresses d'hétérodoxies qu'est l'Église, cette pratique imposée aux croyants constitue un formidable instrument de contrôle des pensées. Une manière commode de débusquer des pratiques païennes proscrites – à commencer par l'oniromancie, ce voyage par le rêve jusqu'à des entités spirituelles que Dieu honnit. Le premier concile général qui ordonne à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe de se confesser au moins une fois l'an, est le quatrième concile du Latran, tenu en 1215.

Lorsqu'arrivent les trois caravelles de Christophe Colomb, je sais qu'un affreux cauchemar se prépare. Sous la lame croisée des épées, des microbes importés, du travail forcé et du désespoir qui saisit l'humain quand tout ce qui faisait sens pour lui cesse brutalement d'exister, des gens vont mourir par dizaines de millions. C'est le début de la plus vaste campagne d'extermination de cultures, de sociétés, de civilisations, de langues et de religions singulières que la Terre entière (et pas seulement l'Amérique) ait jamais connue. Exit les panthéons aux dieux multiples, les Esprits animistes et les Êtres du Rêve totémistes ! Adieu aussi l'autogestion collective de terres par des communautés locales et la redistribution rituelle de richesses par le centre impérial. Partout où l'ordre colonial s'impose, ne restent que les exactions, le pillage des richesses minières, le vol des terres les plus fertiles, le travail forcé, les impôts à payer, afin de nourrir une élite de conquérants convaincus d'appartenir à une race supérieure, d'incarner le peuple élu et béni de Dieu....

Sauvages, primitifs, peuples sataniques : aucune insulte ne sera épargnée aux peuples autochtones. Ce mépris constant nourrira l'horrible boucherie de la colonisation, une tragédie d'extermination culturelle sans aucun équivalent dans l'histoire, et dont nos mémoires s'émeuvent à peine à force d'avoir été gavées de récits contant l'odyssée de grandes découvertes, de formidables progrès scientifiques et une ère nouvelle de libertés. Certes, en Europe aussi, les chasses aux sorcières et l'Inquisition sévissent. Mais la science progresse, elle mord à pleines dents dans la pomme de la connaissance et les vérités ancestrales vacillent. Comme elle en a l'habitude, l'histoire retourne sa veste. Boursoufflé de certitudes, rigide dans ses dogmes, ne pouvant

plus contenir un monde devenu trop vaste et trop riche pour lui, l'ordre médiéval s'apprête à sombrer. Bonjour la Renaissance et les Lumières, la séparation de l'Église et de l'État, et l'avènement d'un monde nouveau. Le nôtre.

Enfin, la Raison ?

Plongé au plus profond du sommeil, je m'agite inconsciemment dans mon sac de couchage. Une ère nouvelle s'ouvre : l'espoir est grand, les passions folles, les déchirures intenses, tous les rêves possibles ! Après avoir jeté Dieu en bas du trône, ce sont désormais la *Science*, la *Raison* et le *Progrès* qui gouvernent des États laïcs.

Pourtant, loin de s'évanouir, le cauchemar continue de plus belle. Voilà qu'un monstre autoritaire, fétide, hideux, postule que la *Raison* n'a pas été donnée à tout le monde de la même façon. C'est pourquoi la Terre est peuplée de races, de genres et de classes sociales inégales. Loin de s'arrêter, la colonisation ouvre de nouveaux fronts. Quant aux nations qui accèdent à leur indépendance, c'est souvent pour confier les rênes du pouvoir aux descendants de colons tenus à la culotte par des banquiers occidentaux, et qui bradent sans scrupules les ressources humaines et naturelles de « leur » pays dans le grand jeu de la mondialisation. Énamourés de *Progrès*, ces nouveaux leaders poursuivent la vieille guerre religieuse lancée par l'Église contre les fausses superstitions païennes. En Occident, sous prétexte d'effacer toute trace de la tyrannie médiévale, le monstre hideux dévore les protections et droits communautaires dont bénéficiaient les populations. Un long combat s'engage, classes pauvres contre classes riches, mais ce n'est pas (comme le pensait Karl Marx) une guerre qui dure depuis toujours. Car les mots, les doctrines et les concepts utilisés alors sont d'un genre inédit : le vocabulaire fait appel à l'*économie*. *Oikos Nomos* pour les intimes... Deux mots d'origine grec qui signifient *bien ordonner la maison*. Une science de la richesse et du progrès technique, sortie de son berceau en 1776, avec pour doudou un livre d'Adam Smith intitulé *La richesse des nations*.

Dans la scène onirique où je sommeille, *Oikos Nomos* n'est encore qu'un modeste nourrisson. Il prendra du temps pour grandir. *Offre* et *Demande*, *Production* et *Croissance*, *Salaire* et

Profit: tels les esprits *xapiri* de Davi Kopenawa, ces nouveaux concepts devront descendre dans nos têtes, l'un après l'autre, pour faire sens dans nos vies. Autant le dire: leur danse de présentation n'est guère jolie, et ils n'hésitent pas à planter des couteaux dans le dos avant même de l'avoir finie. Ils ne chantent pas mais font chanter, notamment à coups de bilans chiffrés aux reflets d'argent. Enfin, leur odeur fétide pue la fumée d'usines et les déchets toxiques. À coups de truelles et de béton, ils construisent une vilaine maison d'esprits dans la poitrine de nos rêves pour y poser leur hamac n'importe comment. Un comble, pour des esprits d'*Oikos Nomos* censés bien ranger la maison!

Bien plus jolis sont les *xapiri* de la démocratie! Pour descendre jusqu'à nous, ils mènent des luttes sanglantes contre la tyrannie. Ils sont souvent refoulés. Des démons les brisent parfois après qu'ils soient entrés. Certains – comme *Décolonisation*, *Droit des peuples autochtones*, *Antispécisme* ou *Égalité des genres* – sont malingres et malmenés. Toutefois, quand ils parviennent à résister et déposent leur hamac dans leur belle maison d'esprits, je suis heureux de les accueillir: *Libertés fondamentales*, *Antiracisme*, *Désobéissance civile*, *Droit d'asile*, *Droits Sociaux*, *Sécurité Sociale*, *Mariage pour tous*...

La Science progresse aussi. Étrangement, elle renoue d'une certaine manière avec un postulat animiste: les animaux ont un esprit! Peut-être pas au point de faire des rencontres oniriques avec un humain moderne, ni même d'égaliser notre capacité frénétique à créer une multitude d'institutions. Toutefois, depuis que Charles Darwin (1809-1882) a réédité l'exploit divin en chassant Adam et Ève – non plus du Paradis, mais de l'histoire humaine –, la compréhension scientifique de nos origines lointaines a fait des bonds de géante. Je vois en rêve des naturalistes observer patiemment primates, mammifères sociaux et diverses espèces d'oiseaux. Leur constat est implacablement tendre et accueillant: nombre d'attributs jadis réservés au seul *Homo sapiens* sont en fait partagés avec d'autres espèces vivantes. Il en est ainsi pour la conscience de soi et la reconnaissance faciale des membres de son espèce, l'apprentissage social et la transmission culturelle, l'altruisme et l'opportunisme, l'empathie et l'aide ciblée (tenant compte des besoins spécifiques de l'autre), le sens de la justice et la coopération sociale. Vu sous cet angle, le fossé infranchissable séparant jadis l'humain de l'animal est en grande partie comblé, faisant dire au primatologue Frans de

Waal: « il n'y a plus de gouffre, mais une plage en pente douce créée par le martèlement régulier de millions de vagues. Même si l'intelligence humaine se trouve vers le haut de cette plage, elle a été modelée par les mêmes forces, déferlant sur le même rivage. » (de Waal, 2018, p. 212). Par ailleurs, qu'ils soient beaux ou laids, grands ou insignifiants, agressifs ou attendrissants, la science nous apprend que tous les organismes vivants sont interdépendants, formant ensemble des écosystèmes résilients grâce auxquels on peut vivre – et même rêver – sur Terre.

Mes rêves du moment m'emmènent voler au-dessus d'une immense forêt verte. Les songes oniriques ont ceci de merveilleux qu'on peut planer au milieu des arbres sans se faire mal. Je vois des singes, des perroquets, des tas d'oiseaux. Si je remontais là-haut pour toucher la poitrine du ciel, verrais-je la maison des esprits de Davi Kopenawa? Sans doute pas, mais comme un rêveur a tous les droits, j'essaye quand même. Pas longtemps, car le décor change brusquement. La forêt est désormais en lambeaux, déchirée par des engins de chantier. Je reconnais l'odeur infecte du *xapiri Déforestation*, un esprit au service d'*Oikos Nomos*. Et il n'est pas venu seul: *Exploitation Minière* a l'air de bien s'amuser aussi, dévorant les entrailles de la Terre dans son nid fait d'un immense cratère sans vie. On ne sait pas s'il reste des peuples autochtones dans le coin, mais une chose est sûre: s'il en reste, leur vie n'est guère facile par ici.

Alors je ferme les yeux déjà clos par le sommeil pour ne plus rien voir, je me bouche les narines pour ne rien sentir, et je m'enfuis à tire-d'aile. J'essaye de penser à quelque chose d'agréable. Comme les gens qu'on aime, la belle clairière où l'on dort ou les montagnes environnantes... N'importe quoi, mais loin d'ici. Soudain, l'océan se présente: un océan en colère, secoué par une tempête. Est-elle de ces tempêtes qui éteignent les lanternes des croyants, ou est-ce juste un simple phénomène météorologique issu des hémisphères cérébelleux de mon inconscience? Je n'ai pas le temps de le savoir, car éclairs et tonnerre disparaissent soudainement pour faire place à un continent qui se dessine à l'horizon. Avant même d'avoir vu les premiers kangourous, je sais que je rejoins les contrées totémistes du gardien rituel des peintures rupestres: Banggal, l'Aborigène australien. Mais voilà qu'une nuée d'ignobles *xapiri* fétides barre le chemin: il n'y a pas seulement *Offre* et *Demande*, *Production* et *Croissance*, *Salaire* et *Profit*, mais aussi *Évasion*

*fiscale et Restructurations, Énergies fossiles et Spéculation, Consumérisme effréné et Rien-à-foutre-de-comment-tout-ça-a-été-fabriqu*é et tant d'autres, tant d'autres *xapiri* qu'on ne saurait les compter tous. Leur maître les accompagne: *Oikos Nomos*. Il a tellement grandi, tellement enflé, tellement grossi de toutes parts et dans toutes les directions que son corps démesuré semble avoir pris possession de toute la planète. Sa faim inextinguible de ressources naturelles fait reculer partout les espaces sauvages (marais, forêts, fleuves, lacs, deltas, etc.), provoquant l'extermination brutale des innombrables espèces qui y vivaient, certaines trouvant provisoirement refuge aux abords de lieux habités par des humains... auxquels ils transmettent parfois microbes et virus, face auxquels l'humanité n'est pas immunisée. En 2020, ce *xapiri* nommé *Pandémie* a donné lieu à un évènement inédit: le confinement simultané de milliards d'humains sur tous les continents de la planète⁴. *Oikos Nomos* en a quelque peu souffert, mais pas de quoi ralentir sa frénésie consumériste pour les minerais et autres ressources naturelles. D'ailleurs, il lorgne déjà vers les matières minières stellaires afin de satisfaire cette préoccupation quotidienne de nos existences modernes: consommer des marchandises... Présent en permanence dans nos esprits, décidant de nos façons de vivre et de notre place respective dans la hiérarchie sociale, *Oikos Nomos* est devenu le maître de nos destinées, le réel centre de gravité de nos sociétés, et il n'a plus rien d'un chérubin. Vu d'ici, dans mon rêve qui a tout d'un cauchemar éveillé, il ressemble plutôt à un démon furieux crachant ses puissants *xapiri*, *Capitalisme et Réchauffement climatique*, pour dévorer à pleines flammes l'Australie.

4 À dire vrai, au moment de clore cet écrit, la pandémie de Covid-19 qui a frappé l'humanité en 2020 reste d'origine inconnue. Cependant, il faut savoir que les activités économiques humaines peuvent affecter profondément notre qualité de vie en « invitant » des virus inconnus à envahir notre quotidien. Cela peut arriver, notamment, suite à l'éradication d'espaces sauvages qui formaient des barrières naturelles entre les humains et des espèces animales porteuses de virus face auxquels nous ne sommes pas immunisés. De même, le réchauffement climatique fait fondre des glaciers au creux desquels sommeillent parfois des virus endormis depuis des milliers d'années, et tout à fait susceptibles de se réveiller.

Épilogue

Je me réveille brusquement. Haletant et perdu. Le corps en sueur, trempé jusqu'aux os...

Je reconnais la tente, le sac de couchage, je me souviens où l'on est. Bon sang, quel cauchemar !

Mais est-ce vraiment un cauchemar ? L'écroulement brutal de la biodiversité n'est-il pas une réalité contemporaine ? Et même un événement totalement inédit à l'échelle de l'histoire, puisque la dernière extermination massive d'espèces (qui fit disparaître tous les dinosaures, à l'exception des oiseaux) remonte à quelque 66 millions d'années. Pourtant, à l'instar de la colonisation, cet événement aussi tragique qu'inédit hante fort peu nos mémoires. Aujourd'hui, les plus inconscients continuent de nier les problèmes écologiques générés par les activités et croyances économiques, même à l'heure où l'Australie et la Californie brûlent régulièrement sous les flammes du réchauffement climatique... Sans nier la corrélation entre *Oikos Nomos* et dérèglements environnementaux, d'autres s'aveuglent en prétendant qu'il n'y a finalement pas péril en la demeure. Selon ces croyants dans les bienfaits de l'économie, moyennant quelques promesses politiques creuses visant des réformes cosmétiques du système capitaliste⁵, tout pourrait continuer comme avant, l'intrépide marche en avant de l'humanité n'allant tout de même pas s'arrêter face à quelques perturbations écologiques mineures... Enfin, restent celles et ceux qui doutent de la fiabilité de notre mythologie moderne ou s'émeuvent de sa cruauté, quand elle affirme la supériorité intrinsèque de l'humain sur toute autre forme de vie et son droit sacré à exploiter les écosystèmes à sa guise... Ce doute est compréhensible et légitime : après tout, si un minuscule être invisible (du nom de Covid-19) peut forcer des milliards de personnes à vivre recluses et confinées pour éviter de se contaminer, cela ne signifie-t-il pas que ce qui affecte la nature (ici et ailleurs, aujourd'hui et demain) a forcément un impact sur nos existences ? Par ailleurs, condamner à l'extinction brutale (au bas mot) un million d'espèces et des milliards d'êtres vivants

5 Cette critique peut évidemment être étendue aux défunts systèmes « communistes » de l'ex-URSS, dont le productivisme effréné n'est plus à démontrer.

a de quoi serrer le cœur, au point d'en pleurer ou de se révolter, surtout quand un crime de si grande ampleur ne provoque que très peu de vagues émotionnelles dans la société...

Tout dépend de nos croyances, et de nos liens identitaires avec les autres espèces. Peut-être faites-vous exception à la règle d'indifférence moderne ? Peut-être doutez-vous du bien-fondé de nos modes de vie – consuméristes et matérialistes – qui condamnent à un sort funeste tant d'êtres vivants ? Peut-être échappez-vous à l'air chloroformé de notre époque morose pour vous éveiller la nuit, transi et en sueur, tout à la fois effrayé et indigné par cet odieux cauchemar qui vous empêche de dormir ?

À tâtons, comme moi, vous cherchez alors vos habits pour vous vêtir dans l'espace confiné de la tente. Puis, chacun à son rythme, nous sortons prendre l'air. Dehors, le vent frais fait du bien. Il aère les idées, aide à respirer. On souffle un peu, heureux d'être là : pile-poil au milieu de nulle part. Avec les habitants du coin : des moustiques qui ont faim. On peste, on rabat la veste du mieux qu'on peut, puis je ne sais plus lequel d'entre nous dit que chacun a une place dans ce monde. Un rôle à jouer, fut-il enquiquinant et modeste. Ensemble, on pense au courage des moustiques femelles, prêtes à mourir d'une claque de la main pour donner vie à leur nuée de petits. Lesquels feront le bonheur d'oiseaux ou de chauves-souris qui, comme tout le monde ici-bas, ont besoin de manger pour avoir de l'énergie. Parce que c'est ainsi que le monde marche, et qu'il a toujours marché, constatons-nous à l'unisson...

Alors, on peut se poser la question : a-t-on vraiment séparé les religions de l'État ? Ou bien la Raison est-elle un leurre, certes captivant et magnifique, mais masquant toutefois une réalité plus sombre ? Une religion qui ne dirait pas son nom... Un dieu qui serait omniprésent, presque omniscient grâce à l'usage d'une confession numérique pratiquée par smartphone dans le monde entier... Un dieu qui déciderait comment on peut (ou non) gagner sa vie en distillant ses messages chiffrés par le biais d'oracles boursiers... Un dieu qui aurait son clergé (les plus grands empires marchands de la planète), ses hiérarchies (il y a aussi des PME), ses opposants minoritaires (les syndicats de travailleurs), tous unis cependant pour solliciter les structures étatiques dans leur quête spirituelle démentielle : l'expansion économique sans limite...

Doit-on vraiment croire en ça ?

La réponse se trouve peut-être dans l'*Atlas de l'Anthropocène*, publié récemment par François Gemenne et Aleksandar Rankovic.

À moins qu'elle ne remonte à l'année 1944, quand Karl Polanyi publia *La Grande Transformation* ? Ou bien faut-il chercher en Californie, lorsqu'un séisme provoqua une panne de courant la nuit du 7 janvier 1994, privant la *Cité des Anges* de ses lumières artificielles ? Hébétés, voulant constater les dégâts sur leur habitation, des habitants de Los Angeles sortirent dans la nuit noire... avant de paniquer car là-haut, dans le ciel, se promenait un « gigantesque nuage argenté » dont personne n'avait jamais entendu parlé. Certains ont eu peur au point d'appeler les secours. (Le Baron, 2019, p. 40)

Ce qu'ils avaient vu, c'était la Voie Lactée.

Un cadeau du ciel, magnifique à contempler.

D'ailleurs, levons la tête pour en profiter.

Le spectacle est gratuit, offert avec générosité.

Ici, loin des lumières artificielles, les étoiles ne se contentent pas d'être belles.

Ce sont des milliards de lucioles qui gardent en elles les rêves qu'on veut bien y déposer.



Bibliographie

- Albert, Bruce, Kopenawa, Davi, (2018, 1^{ère} édition : 2010), *La chute du ciel. Paroles d'un chaman Yanomami*, Paris, Pocket, coll. Terre humaine.
- Bordes, Rémi, (2018), *Le chemin des humbles. Chroniques d'un ethnologue au Népal*, Paris, Pocket, coll. Terre humaine.
- Cornette, Joël (ouvrage collectif sous la direction de), 2017, *La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban (3300-120 avant J.C.)*, Paris, Belin.
- Descola, Philippe, (1994), *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Descola, Philippe, (2010, 1^{ère} édition : 2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard NRF.
- Gemenne, François, Rankovic, Aleksandar, (2019), *Atlas de l'anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Goody, Jack, (1994, 1^{ère} édition : 1993), *La culture des fleurs*, Paris, Seuil, coll. La librairie du XX^e siècle.
- Gossiaux, Pol-Pierre, (1995, 1^{ère} édition : 1993), *L'homme et la nature. Genèses de l'anthropologie à l'âge classique 1580-1750*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Glowczewski, Barbara, (2016, 1^{ère} édition : 2004), *Rêves en colère. Avec les Aborigènes australiens*, Paris, Pocket, coll. Terre humaine.
- Le Baron, Julie, (2019), *Sauver la nuit, Ciel & espace*, n° 567 Paris, Revue de l'Association française d'astronomie.
- Malengreau, Jacques, (1995), *Société des Andes. Des empires aux voisinages*, Paris, Khartala.
- Narby, Jeremy, Huxley, Francis, (2018, 1^{ère} édition : 2002), *Anthologie du chamanisme*, Albin Michel.
- Quentin Florence, 20 clés pour comprendre les religions des Aztèques, Mayas, Incas, *Le monde des religions*, Hors-série n° 13, Paris, Groupe La vie – Le Monde.
- Scott, James C., (2019, 1^{ère} édition : 2017), *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte.
- Urteaga Cabrera, Luis, (1995, 1^{ère} édition : 1991), *L'univers enchanté des Indiens Shipibos. Une version littéraire des mythes et légendes de la tradition orale shipibo-conibo*, Paris, Gallimard, collection NRF/L'aube des peuples.
- Waal, Frans de, (2018, 1^{ère} édition : 2016), *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, Arles, Actes Sud, coll. Babel.
- Wohlleben, Peter, (2017, 1^{ère} édition : 2015), *La vie secrète des arbres. Ce qu'ils ressentent. Comment ils communiquent ?*, Paris, Les Arènes.

En outre, il est fait référence à :

- Azria, Régine, Hervieux-Léger, Danièle (sous la direction de), (2013, 1^{ère} édition: 2010) *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France.
- Biocca, Ettore, (1991, 1^{ère} édition: 1965), *Yanoama*, Paris, Pocket, coll. Terre humaine.
- Bottéro, Jean, (2004, 1^{ère} édition: 1998), *La plus vieille religion. En Mésopotamie*, Paris, Folio.
- Dumont Louis, (1985, 1^{ère} édition: 1977), *Homo Aequalis I. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard NRF.
- Harari, Yuval Noah, (2015, 1^{ère} édition: 2011), *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel.
- Kolbert, Elizabeth, (2015, 1^{ère} édition: 2014), *La 6^e extinction. Comment l'homme détruit la vie*, Paris, La librairie Vuibert.
- Passé, René, (2010), *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire. De l'univers magique au tourbillon créateur*, Paris, Les liens qui libèrent.
- Polanyi, Karl, (1944), *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard NRF.
- Ruscio, Alain, (1996), *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français, XIX^e - XX^e siècles*, Bruxelles, Complexe.
- Selosse, Marc-André, (2017), *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*, Arles, Éditions Actes Sud.

Intéressé·e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0) 4 366 06 63

info@cdgai.be

Toutes nos publications sont en téléchargement gratuit sur notre site.

Balade au pays des premières religions

Avec pour fil rouge le fait religieux, cet écrit veut questionner le rapport interculturel entre peuples anciens et modernes en prenant l'histoire à rebrousse-poil : que nous apprennent les peuples lointains, voire anciens, sur le vivre ensemble ? sur les rapports identitaires ? sur les relations entre religion et politique ? sur la pérennité - sociale, démocratique et écologique - de nos États de droit ?

La lecture s'adresse aux esprits ouverts et curieux (croyants ou non) que tentent la découverte et l'exploration d'autres manières de penser le monde.

ISBN 978-2-39024-134-8



9 782390 241348

*Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé
avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.*

